

Jean-Louis Lippert

ajiaco

Chapitre 2

www.spherisme.be

Miroir Sphérique

***Pour
l'intelligence
de quelques
secrets d'une
époque***

*« Moitié nymphe aux yeux vifs, aux belles joues,
Moitié monstrueux serpent, terrible autant que grand,
scintillant, ondoyant, vous dévorant tout cru. »*

Hésiode

C'était dans la Caraïbe, sur l'épaule gauche des dieux. »

Edouard Glissant

Quel trou noir de l'univers que le canal de Bruxelles ?

BOÎTE NOIRE

Il suffit d'un mot, puis d'un autre, et d'encore un autre, pour que la lumière soit. Même roué de coups en pleine rue, le visage recouvert de rubans adhésifs, un trou pour le nez, cellule aux fenêtres occultées, cafards et rats, torture électrique pendant quarante jours quarante nuits. Toujours les mêmes sites noirs dans ma mémoire depuis cinquante ans. Toujours les mêmes techniques depuis cet hôpital à Santiago de Cuba. Privation sensorielle suivie d'une surcharge de stimuli provoquant des hallucinations, présage des méthodes à Guantánamo Bay. Nous ferons de l'apocalypse une genèse de la Nouvelle Jérusalem ! Parler à des personnes absentes ou entendre des voix, c'est criant signe de folie sans aucun doute. Cet état de délire est peut-être celui d'Anatole, s'il se trouve, comme la chambre noire de mon crâne le pense, au camp Delta de Gitmo, molécule égarée du grand accouchement des contractions totalitaires et relâchements libertaires depuis cinquante ans.

Quelle voyance des profondeurs...

L' autre rive est en accueil mes chers petits

C'est ce que vous découvrirez

Au grand cirque de l'au-delà

Avec Eva de Cuba

Même si la scène de son spectacle

Est peuplée de chiens et de rats

De puces et de mouches

Dans cette décharge à ordures

Où les vents gémissent

Comme dans la plaine de Troie

J'ai arraché du sol une tringle à rideau

Puis escaladé un terril d'immondices

Pour l'enfoncer au milieu des détritiques

Dont les strates s'étagent

Ainsi qu'un calendrier

Les différentes couches me disent le temps

Selon la couleur l'épaisseur la texture

Avec un peu d'habitude je devine

L'époque à laquelle tel déchet

Fut abandonné

Comme cette coupe

Du roi Priam

De même que jadis

Troie la ventée

Comme disait Homère

S'étagait en strates successives

Où pouvait se lire

L'histoire de la ville

Premier champ de bataille du monde

Où l'Asie et l'Europe

L'Orient et l'Occident

Se livrèrent une guerre inaugurale

Pour que trois mille ans plus tard

L'Europe mise sur les Turcs

Favorisant la catastrophe d'Asie mineure

Au nom des champs pétrolifères

*Feu ! Feu ! Feu !
Des flammes rouges et noires dans le ciel
Alors j'écoute la sarabande
Autour du ventre de ma mère
C'est une autre nuit
Au début de l'autre siècle
Dans ma tête je suis aussi petite
Qu'un bébé pas encore né
Tue ! Tue ! Tue !
Il fallait que le sang coule*

*Mes yeux se tournent en vain
Vers le soleil de l'Orient
Qui ne vient pas dans tout ce noir
Le jour se change en nuit
La nuit ne se change pas en jour
Je flotte au-dessus de moi-même
Dans le ventre de ma mère
Au milieu d'un cimetière
Près de la mer
Et les mots ne savent plus sortir
De ma bouche*

*Alors j'ouvre les yeux
Ya des points de lumière
On dirait dans le noir qu'ils volent
Ça vient des trous du ciel tout là-haut
Ça file au-dessus de ma tête
Comme si tout le feu qui explose
Venait de ces petits soleils*

*Je veux bouger
J'ai mal aux os
C'était mieux quand j'avais pas soif
Malgré toute cette eau
De la mer*

*Je voudrais boire mais il y a le feu
Chaque fois que j'ouvre la bouche
Et c'est tout plein de flammes
Qui lèchent qui sucent mon ventre
On dirait tous les chiens avec toutes leurs puces
Tous les rats et aussi toutes les mouches
Du monde en feu
Qui mangent à l'intérieur de moi*

Maiak

Est-il menteur comme un Crétois, l'aède qui voit se déployer une guerre de Troie d'Anatolie en Atlantide ? Menteur, cet Anatole Atlas, quand devant ses yeux se soulève jusqu'aux nuages une vague peuplée de tombes et de monuments énigmatiques, une vague venue d'avant les temps mythiques pour déferler au-delà des temps historiques, une vague formée au cœur des tempêtes atlantiques et qui prend son élan vers les côtes d'Europe ?

Je ne m'étais plus regardé dans un miroir depuis la nuit des temps. Quand j'ai croisé mon image derrière le comptoir du bar, c'est le visage d'un autre que j'ai rencontré. Celui que je devais avoir lors de l'instant fatal où j'ai vu cette femme sur la digue d'Hierapetra. Celui que devrait avoir mon petit-fils Anatole aujourd'hui. Dans la matière éparse, d'origine inconnue, qui fait le songe d'un vieux pèlerin, fou serait celui-ci de négliger les illusions de toute nature ayant peut-être altéré sa vision du monde. A l'approche de mon centenaire, en ce printemps 1994, étaient-ce bien mes traits qui se reflétaient dans la glace d'un café donnant sur le canal ? Cette nuit me paraissait propice à toutes les errances dans l'espace et le temps, comme en cette cinquième dimension du rêve et de la mémoire où s'écrivaient des signes pour un autre jour.

IL M'ARRIVE DE CROIRE

Que l'espace de temps qui va d'un jour à l'autre est pareil à l'océan séparant les rives de deux continents, de deux civilisations inconnus l'un à l'autre.

Les gens y naviguent sur la barque incertaine de songes et de légendes, lancent leurs filets dans les profondeurs, loin sous la surface écumeuse offerte à la lumière, vers des bancs d'images et de mots dont les nageoires ont recueilli le secret de l'énigme. Mais les filets remontent vides au matin. Une journée de plus, un siècle, à croire n'être que d'un côté de la grande eau, à guerroyer dans l'illusion que nos éclatantes superstitions sont les seules qui vaillent. Les oiseaux et les nuages durant le jour nous adressent un reflet du nocturne message de la mer.

De même, fallait-il accorder vraisemblance à la vague géante que j'avais cru voir se profiler sur la tour Panoptique ? Depuis son sommet, Juan-Luis de Loyola pouvait à mes yeux deviner la prochaine masse liquide se diriger d'Ouest en Est, sachant que rien ne s'opposerait à elle, si ce n'était sa falaise de verre. La vague aurait tout loisir de l'attaquer de plein fouet pour exploser en gerbes dont les plus formidables passeraient au-dessus de son étage, avant de repartir en sens inverse et de se heurter à la suivante qui reviendrait à l'assaut, jusqu'à ce que la base de métal et de béton se creuse d'immenses gouffres où bouillonnerait une écume en colère, tandis qu'au sommet se détacherait finalement le bloc du dernier étage qui l'emporterait dans les flots, non sans entraîner avec lui l'ordinateur portable où s'écrivent à l'instant les mots traversant l'esprit d'un aède mort d'avoir voulu vivre en paix dans la société des hommes.

Voyage expérimental entre les mondes que cette histoire où deux figures s'affrontent pour l'intelligence de quelques aspects d'une époque. Au sommet de la Tour le winner, ancien révolutionnaire comme de juste, vit nécessairement une régression matricielle dans le ventre d'une mère qu'a bien connue ce loser d'aède, que ce fût en Crète ou dans les Cyclades. Au fond même du cloaque où se trouve expulsée son existence, l'aède n'en poursuit pas moins son chant d'amour vers une lumière ne trouvant plus grâce aux yeux de la cité contemporaine. Mais de quelles pathologies mentales celle-ci souffre-t-elle, si ce n'est de troubles liés à la disparition de ses mythes et légendes sacrés ?

Quand l'aède fait goûter aux hommes une grâce nouvelle, ils trament contre ses signes. Ainsi de son reflet dans un miroir, où surgit le visage de son petit-fils Anatole, jadis compagnon d'aventures de Juan-Luis de Loyola.

DANS LA LUMIERE NAISSANTE

m'était apparue la première mouette, perchée sur une balustre métallique du canal. Elle me fixait avec une expression perplexe où j'ai cru déceler l'ironie qui se devine dans le sourire et le regard des femmes, des enfants et des fous.

— *Maïak !*

— *Oui, je suis là.*

— *A quoi tu penses ?*

— *J'aimerais raconter l'histoire, l'histoire ancienne d'un instant.*

— *C'est encore long ?*

— *L'éternité de cet instant, quand je l'ai vue paraître.*

— *Oui, je sais, sur la digue d'Hierapétrà...*

— *Ce pouvait être à Naoussa, dans l'île de Paros.*

— *Peu important les détails.*

— *C'est pourtant ce qui reste d'une vie.*

— *La vieille théorie des épiphanies ?*

— *Ne me dis pas que tu n'as pas connu la même histoire.*

— *Quand même, il y a plus captivant que l'apparition d'une femme en robe rouge il y a quarante ans.*

— *Mais ce n'est pas à toi que je m'adresse, là où tu es.*

— *Là où je suis tu aurais pu y être, et si tu te trouves là c'est que tu l'as voulu.*

— *Qu'ai-je voulu ?*

— *Excuse-moi, mais ta situation entre deux eaux, tu y es pour beaucoup.*

— *Cette histoire à raconter...*

— *Mais à qui ?*

— *Ne fais pas l'imbécile. Pourquoi t'adresses-tu à moi ?*

— *Ce n'est pas la même chose, nous sommes tous les deux morts.*

— *Et qu'est-ce que je fais encore dans ce café ?*

— *Tu l'as voulu, je te l'ai dit.*

— *Je ne veux rien d'autre que lui raconter notre histoire séculaire.*

— *Il y a la manière, fiston ! Evite les longueurs. Sois concret, précis. N'assomme pas celui qui t'écoute, comme le faisait mon propre grand-père.*

— *Crois-tu que mon petit-fils Anatole s'ennuie de mon histoire ?*

— *Bien sûr, toi-même n'as jamais voulu m'écouter !*

— *Qu'est-ce que j'en peux, Grand-père...*

- *Serre la trame de ton récit, mon vieux. Tu ne parles pas à un pur esprit, grands dieux !*
- *Mais il n'est pas seul. Il y a aussi son vieil alter ego.*
- *Celui qui commande le livre ? Il te butera, sois-en sûr.*
- *Nous n'en sommes pas encore là.*
- *C'est tout vu. Et puis, excuse-moi encore, mais cette femme...*
- *Justement, elle est la mère de l'autre !*
- *Tout est dit, alors.*
- *Non, rien n'est encore dit.*
- *De mon point de vue, les deux affirmations sont identiques.*
- *Mais vu d'ici, ce n'est pas pareil.*
- *Ecoute, je te conseille de commencer par le début, c'est-à-dire par la fin. Raconte ce qui t'est arrivé après le grand voyage, quand tu as retrouvé tes sens. Parle aussi de ton île natale, n'importe laquelle, comme premier pont entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il sera bien temps après de parler des Amériques...*

J'aurais voulu répondre à Grand-père, mais la mouette s'envola. Ne restait plus, dans le miroir du canal, qu'un reflet d'Anatole capté par Loyola pour en faire, dans dix ans, l'un des fragments de son roman.

José Martí

Ô jour bu par la nuit ! La nuit meurt dans un miroir qui ne veut plus voir la lumière du jour. Quand le monde entier tourne fou, que le globe vacille sur son axe privé de l'un de ses pôles, quel vertige est celui d'Atlas... Gueux de la nuit condamné à l'errance des rues, l'atlante a fui cette planète hostile aux mœurs des Pléiades, et voici que les ténèbres d'avant-monde couvrent toute la surface de l'abîme. Quelle heure pouvait-il être ? Je ne savais plus qui j'étais, où j'étais. Je savais seulement que j'étais dans un autre univers, m'abandonnant au miracle qui me dit que tu continues de m'entendre, où que tu sois. Car j'ai recueilli ta besace pesant le poids du monde. Comme toi, je me penche alourdi par un astre erratique où je m'étonne d'être encore. Même si, bon sang, tu n'entends plus rien, je n'en continue pas moins d'espérer que tu m'écoutes. Où que tu sois.

Nous sommes deux en une seule personne, se dit Juan-Luis de Loyola. Il se parle à lui-même, c'est-à-dire à l'autre, car il n'y a plus de lui-même, toute son identité fondue dans celle d'un homme qui vient de terminer sa course au fond du canal. Il ne sait pas encore qu'un monstre dans le ciel bientôt crachera du feu par la gueule de ses sept têtes. Vas-y, fais-leur chevaucher le dragon, Golden Boy ! Pour l'instant, les ténèbres semblent vouloir se fendre non à l'Est, mais à l'Ouest, où quelques nuages roses ont l'air de flotter vers le lieu du crime. Ôter la vie à autrui : ce devait être la vision d'une aube nouvelle. Un acte violent n'est-il pas à l'origine de toute fable digne d'être racontée ? Cet Atlas lui faisait revenir à la mémoire une histoire, celle de son père et de sa mère avant sa naissance, une très vieille histoire, à travers l'abominable insomnie qui avait marqué toutes les nuits de sa vie.

Était-ce le fracas des coups de feu dans le miroir ? Voilà qu'il était envahi par il ne savait quelle nostalgie pour une île oubliée, qui était dans son sang, toujours là dans son sang. Devant ses yeux, le canal exhalait une senteur amère et tonique d'algues salées. Il y flottait un parfum indéfinissable, accrochant aux narines des traces d'autrefois. C'était une sensation qui excédait l'espace et le temps. A la différence de ceux qui habitent face à la mer et finissent par ne plus la voir, ses sens découvraient l'océan dans les eaux noires d'un canal.

Awopbopalulabelopbamboom : tel fut le premier mot de l'homme qui était mort.

Traverser l'écho

d'une voix dans le canal, c'est franchir l'écran de lumière au fond d'une caverne intérieure. Quel abîme s'ouvre-t-il en toi, quel gouffre te sépare-t-il de celui que tu crois être, en lequel retentit pourtant le cri de ta victime ? Dans cet intime ghetto, peu importe qui vient de prononcer

awopbopalulabelopbamboom

Ce cri demain pourra s'entendre comme l'ultime prière du barbare, sur l'Acropole en ruines de ce qui fut une civilisation. Peu importe, aussi, qui vient de lancer cet autre cri, imitant la voix d'un célèbre rocker :

On a tous quelque chose en nous de Guantanamo-ô-ô-ô

Car je passe mes journées à vendre et acheter des produits financiers. La fraction d'homme pulvérisé fonctionnant en toi comme raider, comme trader, comme killer, cette fraction d'homme achète A, vend B, empoche la différence. Le résultat de ces mouvements se traduit, à la Panoptic, sous la forme d'une situation. Celle-ci peut être « fermée » si les achats et ventes s'équivalent, ou bien « ouverte » en cas de déséquilibre. Jésus Evangelista n'aime pas les situations fermées. Nous partageons le même goût du risque. Bien sûr, il y a contrôle des situations à la fin de chaque journée. Mais j'ai licence quelquefois de pousser à l'extrême un avantage acquis. Même s'il s'agit d'opérations fictives, impossible que la Panoptic soit à l'origine d'une éventuelle débâcle **situationniste.**

Voici plusieurs heures qu'au rez-de-chaussée, dans la grande salle des marchés truffée d'ordinateurs, les centaines de mouches en cravate et bras de chemise devraient téléphoner à tout va, dévorant leurs écrans des yeux.

***L'horloge dit Jour, le jour dit Nuit.
Mais la nuit, que dit-elle ?***

Hébété face au miroir de mon portable, j'écoute voler en éclats les constellations brisées de moi-même. De l'autre côté d'une âme fissurée, dans ma gestion du temps, je possède encore une petite réserve de non-temps.

***L'horloge dit Jour, le jour dit Nuit.
Mais la nuit, que dit-elle ?***

Notes en bas de vie

Si le soleil paraît encore à l'Orient. Stèle se fera la Tour. Pour exhorter les vivants. A ne pas négliger. La visite des morts. A se rappeler. Leur condition de passagers. A ouvrir leurs âmes. A cet oiseau-serpent. Qu'était déjà ma mère. Dans le ventre de sa mère. A l'intérieur d'un cimetière. Lors de la Grande Catastrophe. D'Asie mineure. La vérité de mon histoire. Comme de toute l'Histoire. J'ose à peine me l'avouer. Notes en petits caractères. Style télégraphique. Au bas des pages de ma vie. S'il fallait vraiment écrire un roman. Je l'organiserais autour. D'un trou de mémoire. Celui de mon enfance. Auprès d'une mère ayant perdu la tête. Croyant à des pouvoirs surnaturels. Tantôt fée tantôt sorcière. Ange et dragon. S'imaginant au-delà. Des espaces et des temps. Une fois née dans les Cyclades. Une fois dans les Caraïbes. Aurore Théokratidès un jour. Un autre Eva de Cuba. Au gré des folies de sa propre mère. Fille du grand Moïse Evangelista. Depuis l'expérience vécue. Juste avant ma naissance. Dans un hôpital à Santiago de Cuba. Financé par la CIA. **« DESTRUCTION APPROPRIÉE DU TISSU CEREBRAL POUR DECONNECTER UNE PARTIE DU CERVEAU D'UNE AUTRE DANS LE BUT DE MODIFIER LE COMPORTEMENT. »**

Dans cette période faste. Plus de cent mille opérations de ce type. Furent pratiquées en Amérique. Et autant en Europe. Des dizaines de milliers dans la zone du Pacifique. Spécialement au Japon et en Indochine. Car l'ange de la démocratie. Devait terrasser le dragon du communisme. Où commence le mythe ? Je suis dans le ventre de ma mère. Vêtue d'une simple blouse. Parfaitement consciente. Après quarante jours. En chambre du sommeil. Elle regarde fixement la lampe. Au-dessus d'elle. Voici le Docteur de l'Agence. Qui se lave les mains. En compagnie du chirurgien cubain et de son assistant. Les trois hommes sortent du coin lavabo. Se postent derrière la tête de ma mère. On fixe un bandeau protecteur sur ses yeux. On lui nettoie le crâne avec un antiseptique. La peau rasée brille sous une lumière violente. Envolée la chevelure d'or ! On demande un scalpel. Avec le bout époiné. On délimite la zone à inciser. On tend une seringue. Avec l'anesthésique. On l'injecte à la périphérie du cercle tracé. La peau gonfle sous l'effet du produit. On tend une seconde seringue. Dont on injecte le liquide au même endroit. « Sentez-vous quelque chose, ma petite ? » Mamèremarmonne. Du sang perle au passage du bistouri. On se sert d'une pince recourbée. Pour maintenir écartées les lèvres de l'incision. Je flotte moi-même. Au-dessus du ventre de ma mère. Comme elle avait pu le faire. Au-dessus du ventre de sa mère. Dans un cimetière d'Asie mineure. Et je pose mes lèvres. Sur ses lèvres en feu. Non encore né. Je m'abreuve. A cet océan de sang. Mais je dois bondir. Car on nettoie le champ opératoire. Avec une solution antiseptique. Pas d'autre bruit. Que celui d'un instrument d'acier. Qui perfore le crâne. « Tout va bien, petite ? » Ma mère ne murmure plus. Des copeaux d'os voltigent. On demande un crochet dural. Instrument semblable à celui des dentistes. Pour sonder les cavités dentaires. S'il s'accroche à un angle. C'est qu'il a traversé

l'os. On ne sent rien. La boîte crânienne de ma mère est solide. On reprend la perforation. Quand on retire enfin l'instrument. On dépose la poussière d'os. Dans un petit pot. Cela servira plus tard. Pour boucher le trou. Puis on réclame un scalpel très aiguisé. On détache un coin de la *dure-mère*. Membrane résistante qui recouvre le cerveau. A l'aide de ciseaux. On découpe cette peau. Morceau par morceau. Ma propre fontanelle. Pas encore sortie du ventre. Se lézarde. Comme le crâne d'un mort. Le cerveau de ma mère. D'un rose laiteux. Voit enfin le jour. « Avez-vous senti quelque chose, petite ? » Râle. On demande une spatule d'acier. L'instrument s'enfonce. Oscille. Queue avide. Chaque mouvement détruit les tissus sanguins de ma mère. « Petite, pouvez-vous chanter votre chanson favorite ? » Le chirurgien entonne *Besos de fuego*. Un célèbre boléro d'Eva de Cuba. Une étrange musique jaillit de la gorge d'Aurore. On enfonce plus profondément la spatule. Creusant élargissant la blessure. Puis vient une aiguille de gros calibre. Poussée jusqu'au sphéroïdal. Arête osseuse à la base du crâne. « Parlez-moi, petite. » On ne cesse d'adresser la parole à ma mère. *Étalonnage de la désorientation*. Moyen de savoir où en est la destruction du cerveau. Les aires primaires des réactions émotionnelles. Doivent être anéanties. Plus aucun son. Ma mère ferme ses beaux yeux verts. Sombre dans la stupeur. On obture le trou. On enlève le bandeau. On soulève ses paupières. L'une après l'autre. Elle fixe. On. D'un regard vide. « C'est terminé, petite. Vous ne souffrirez plus. » On quitte la salle d'opération. Pour faire sa visite du matin. Aux autres chambres de l'hôpital. Avant de franchir le seuil : « Priez, petite, et Dieu fera le reste ». Car Dieu est du côté de l'Amérique. Il a choisi l'Agence. Pour combattre les forces du mal. Dans la salle du casino de Baracoa. Où Aurore Théokratidès. Dite Eva de Cuba. Avait déclenché un scandale. Face au président Batista. La veille du 26 juillet 1953. Se trouvaient des hommes. Qui seraient aussi présents dans l'ombre. Dix ans plus tard à Dallas. Comme Ronald Reagan. Richard Nixon. Ou George H.W. Bush. Dont la compagnie pétrolière. Fondée en 1953. Portant le nom du révolutionnaire mexicain *Zapata*. Rivale de celle d'Aristos Théokratidès. Était une couverture. De l'Agence. Alors quelle utopie. Préside-t-elle. A toute existence ? Peau noire et chevelure d'or. Yeux verts d'Orient pâle. Où l'on naît comme on meurt. Pan pan pan ! Carnavalcanal. Où commence le mythe ? Pourquoi ce besoin de pérennité ? Tant de questions m'assaillent. Que je les vois encore. Peupler le ciel. Comme une profusion d'étoiles. Eclairant mon séjour matriciel. Plus long que nature. Cette traversée du désert. De quarante jours en trop. Dans le ventre de ma mère. Et s'il fallait en faire. Un roman. Tout entier le monde. S'y transformerait. En funèbre bacchanale. Où danseraient ensemble. A trois. Ma mère. L'àède. Et mon père. Abel de Loyola.

Les ombres grandissent encore d'on ne sait quelle éclipse, la nuit n'en finit plus. Personne ne sait rien de la folie de mon père. Qui reconnaîtrait le subtil sourire de ma mère quand elle m'apparaît, toutes chevelures d'or déployées sur mon bureau d'acajou ? Sa splendeur m'est venue en rêve, sous forme de divine statue, qui résumait toute ma vie. Sur cette plaine déserte une femme nue face à la mer. Dans l'ardeur du soleil elle tient une lanterne dont la flamme vacille au gré d'une brise annonciatrice de bonheur pour ses lèvres closes depuis trois millénaires. Ses hanches de marbre rêvent à des mains venues de l'autre rive. Chaque soir elle accueille d'un même regard la tombée de la nuit, tandis que son sourire se perd au-delà des eaux. Seule elle répond à l'appel d'un atlante qui lui fait signe depuis les colonnes d'Hercule et sa lanterne ainsi qu'un phare tremble en direction des Iles fortunées. Depuis la guerre de Troie s'avance le cortège des porteuses de voiles, ces pleureuses habillées de noir dont le chant monte vers les étoiles. Afin d'interrompre leur danse morbide apparaît une jeune femme blonde en robe rouge qui s'approche de la statue de marbre à son image, penchant son visage vers la lanterne pour y allumer un cigare avant d'en souffler la flamme. Je n'ai plus que la lueur du havane pour guide quand la lune se lève dont les yeux sont pareils à ceux de la femme avant que trois coups de feu claquent faisant exploser le miroir. La musique des sphères alors égrène ses pluies de perles liquides pour accompagner la disparition du mirage et je me réveille, couché sur la moquette, sentant ma vie privée de sens. En moi remue un sentiment de culpabilité non tant dû au meurtre d'un homme qu'à la conscience de n'avoir pu rendre justice à la mémoire de mon père. Si j'ai failli, c'est avant tout dans la mission d'être digne d'un nom prestigieux. Ce culte ne symbolise-t-il pas la continuité de l'être, tel qu'il se réincarne à travers les siècles ? N'exprime-t-il pas un désir d'éternité ? C'est alors qu'à nouveau je vacille entre l'oubli de ce que j'ai pu vivre au cours de cette nuit et le souvenir d'événements survenus avant ma naissance. Mon père et ma mère à Santiago de Cuba. Leur amour fut ce merveilleux qui ébranle toujours mon être. Il eut pour preuve le plaisir jusqu'à la mort, au cours d'une sanglante nuit, de la pénétration d'un corps dans un autre corps, cette extase de la chair dont cinquante ans plus tard je suis encore le cri. Mais les éclats du miroir ont laissé deviner une autre image que celle de ma mère, semblable trait pour trait à celle d'Aurore Théokratidès. Le désir au cœur du rêve est-il question de mémoire ? Ma main s'est glissée dans le haut de la robe ouvert sur la naissance des seins. Je voulais connaître son corps, cette inconcevable révélation. Toi qui m'as ébloui jusqu'à l'anéantissement, j'ai voulu t'arracher cette robe écarlate en public et te faire danser au sommet de la Tour, offrant à tous les yeux la splendide beauté d'une chair que prétendait s'octroyer en jouissance exclusive mon vieux pote Anatole. J'aurais tant voulu la voir se trémousser au rythme d'une chanson de ma mère, puis la soulever dans mes bras devant eux tous, pendant qu'elle se serait accrochée aux coquillages et dents de jaguar entourant mon cou, pour aller poser sur le sol de mon bureau sa virginité définitive. Je me serais alors approché de toi, craignant de te profaner, toi si loin de mon corps. Et lentement, jusqu'à la suffocation, j'aurais existé en toi comme un homme jadis exista dans le corps de ma mère lors de leur ultime nuit d'amour.

Sabbat d'Eva

« Œuf d'oiseau ou de serpent celui dont l'éclosion me donna vie œuf d'ange ou de dragon je serais annonciatrice d'autres mondes pour deux hommes dont les destins s'entrecroiseraient à n'en faire plus qu'un bien malin qui pourrait dire s'il était écrit dans les astres ou si chacun jouerait sa partie selon son gré car il y aurait un tabou dans notre relation cet interdit voilerait un silence touchant à ma double nature animale et divine qui serait épreuve pour chacun d'eux car l'ange et le serpent que Dieu avait dissociés je les réunirais ignorez-vous que fées et sorcières sont capables de connaître les entrailles de la terre comme de voyager dans les airs ?

(Draguer sur la plage un poète communiste réputé dangereux, l'embarquer dans les cales d'un vaisseau féérique : c'était construire l'une de ces situations rêvées par les amis de l'Internationale à laquelle j'avais adhéré. Le Grand Jeu ! Mais j'étais loin d'imaginer combien ses conséquences remettraient en question les racines mêmes d'une existence, au point de faire exploser ce que je croyais tenir pour mon identité. La traversée d'une mer puis d'un océan serait celle de mes propres abîmes. Vous dans les cales du navire, moi sur le pont, j'aurais à cœur de vous séduire même en vous offrant le spectacle de ma passade amoureuse avec un jeune Cubain qui était au rendez-vous du quai. Sitôt franchie la passerelle, d'où je faillis chuter sous votre regard que je devinais dans l'ombre, un démon me fit voler dans ses bras. Comme prévu, j'avais en main votre livre. Alors, j'en fus certaine ! J'étais un ange appartenant au monde aquatique, à l'univers marin des fées.)

Avez-vous déjà payé le tribut du sang c'est toujours celui des autres qu'on boit je pouvais me permettre de lui dire ça comme j'étais la fille d'un écumeur des mers dame des sources et de l'océan magique je devais leur apparaître à tous deux qui pour moi n'en feraient qu'un de même que je possédais les deux natures animale et divine âme autant damnée que sacrée femme de toute ma chair et déesse tombée du ciel à la frontière entre les mondes j'ai toujours en bouche le goût du jus de la grenade cette fontaine de soif comme dans les légendes où le voyage à travers une créature surnaturelle est l'épreuve suprême conduisant les chevaliers au-delà d'eux-mêmes n'était-ce pas le projet de l'aède aussi bien que celui d'Abel ?

(Je ne voyais pas pourquoi je me serais défilée devant une mission de confiance qui présentait pour moi les allures d'un jeu. J'étais libre, après tout, de la remplir à ma guise et pourquoi ne pas avouer qu'elle flattait plutôt ma vanité. Peut-être même jamais mon père n'avait-il enivré d'un parfum plus grisant ma jeunesse désœuvrée. Je n'étais plus une petite fille, j'avais des pouvoirs de femme. Quelle bourgeoise moderne un peu délurée n'eût-elle pas rêvé d'une telle nymphose ?)

La grande roue cosmique tournerait cette année-là dans un grincement horrible au moment même où mon père lancerait sur le marché ses nouvelles gammes de produits cosmétiques je serais une créature féerique douée de parole prophétique parée de dons magiques et de vertus cosmiques dame d'abondance venue du royaume des nymphes en suivant une longue tradition du pays des fées même si j'arborais les allures d'une jeune femme émancipée capable aussi bien qu'une autre de danser le rock and roll j'apercevrais d'ici bas le grand cirque du point de vue de l'au-delà oui je serais Eva comme l'Indienne à peau noire Habanaguana je vous mènerais vers une île perdue de l'autre monde où l'on ne peut que perdre son chemin voir l'invisible serait notre destin commun forever nous appartenions à une dimension mythique mais laquelle ? »

CI FALT LA GESTE ET LES DICTS, bouffons non moins que tragiques, d'un vagabond déraciné parmi les multitudes sans visage. Anatole Atlas ne dispose d'aucun document pour prouver qu'il a jamais été en vie : ni carte d'identité, ni passeport, ni acte de naissance. Seul un contrat vieux de dix ans pourrait encore attester de feue son existence. Mais il ne sait plus son nom, ni comment se nomme cette ville. Toute sa fortune accumulée, en près d'un siècle de travail, ne lui permettrait guère de convoiter le moindre centimètre cube de la tour Panoptic ; quand celles d'Aristos Théokratidès et de Jésus Evangelista dépassent les biens possédés par la moitié de l'humanité. Mais d'où vient la coupe – en forme de coquillage marin – qu'il porte à ses lèvres, pleine d'un breuvage puisé dans la boue du canal ?

Maiak

BIENHEUREUSE CITE SANS RIVAGES

Dont le seul horizon marin lance barquettes et pédalos les dimanches et jours de vacances vers des terres lointaines où sont les cités idéales aux coupoles d'or, Bruxelles possède, sur le Spiegelvijver de Tervuren, son île fortunée. J'ai résolu d'y prolonger l'irrévocable voyage.

Ce havre, je l'appelle mon île des Bienheureux. Combien de millions d'émigrants s'embarquèrent-ils en rêve pour les mondes nouveaux à partir de cette île ?

Un arbre tropical de large envergure plonge dans l'eau sa chevelure calcinée par des siècles de méditation solitaire. J'y partage pension complète avec les cygnes, les canards et les mouettes. Ensemble, nous conservons pieuse mémoire de la tribu nègre qui périt ici même, vêtue de pagnes en plein hiver, lors de l'Exposition universelle de 1897.

Tous les dangers rôdent pour l'aède sur le *Spiegelvijver*, ou étang du miroir. C'est là que s'est dessinée la trame de son histoire. En ce printemps 1994 il approche de son centenaire, ne l'oublions pas. S'il se dit que le monde a jusqu'ici nié ses signes sur le chemin de fatigue et de faim qui fut le sien, si toute sa vie fut sans murs ni toit qui lui appartînt en propre, le refuge de cette île dans la banlieue orientale de Bruxelles le ramène aux circonstances ayant précédé sa naissance.

L'aède n'eut demeure qu'en ce qui demeure. Il est celui qui revient. Suivez ce qui est dévoilé, dit-il aux hommes en vain depuis des millénaires. Ne perçoivent-ils pas que sa parole se compare à l'arbre aux puissantes racines, dont les branches montent au ciel ou se penchent vers les eaux ? Ne voient-ils pas sa tête allumée de blancheur, où s'invente le destin d'un homme et d'une femme ?

Rengaine d'une idole des vitrines

Il secoue toujours sa blanche crinière ainsi qu'écume de la mer. Quel miroir magique servant à lire hier et demain, sinon mémoire de l'aède, veut abolir tout Panoptic ?

À son sommet se poursuivent les rêves d'un dormeur sans sommeil. Voyez-le tourner les yeux vers l'Orient. Pas de soleil levant. Là-bas, au bout de la longue avenue dont Léopold II fit une tranchée traversant Bruxelles d'Ouest en Est, flottent les arcades invisibles du Cinquantenaire. Le rêveur en hypnose ne songe-t-il pas à prendre place dans le quadrigé pour agrémenter les fastes royaux de son propre anniversaire ? L'attelage de bronze vert fait un bond vers la forêt de Soignes, où niche le parc de Tervuren. Ils sont nombreux les romans qui, d'Homère à Joyce, ont relaté l'Odyssée des hommes ; aucun ne pourrait narrer l'histoire d'une future idole des vitrines qu'une tribu nègre jadis déposa sur un îlot de ces étangs. C'est que, selon la fée-sorcière, se trouvait là un lieu de passage privilégié entre mondes visible et invisible.

Je te jette ces mots à la figure, toi l'Occidental dont la tête ne gire qu'au soleil des apparences, ignorant l'Oriental dont l'esprit se baigne de lune et d'étoiles. Mais qui parle ainsi ? Car je ne sais plus si c'est de moi que les mots naissent ou bien de lui. Que veulent encore dire moi et lui ? Peut-être ma douleur s'est-elle avec la sienne confondue et suis-je l'ombre qui l'habite. Peut-être mon songe est-il reflet de sa mémoire. Qui sait tous les secrets inavouables qui se tissent entre un criminel et sa victime... Bien plus encore quand celle-ci fut d'une race dont l'œil scrute au-delà des horizons visibles. Ouvrant encore des yeux qui ne voient plus, semblant regarder mes paroles comme pour y deviner le sens de sa mort, un homme attend l'aurore quand il n'est plus de lendemain pour le tireur embusqué au sommet de la Tour. Dans la ligne de mire d'un fusil à lunette, le coup silencieux venu de très haut provoque une tache rouge élargissant l'étonnement de son visage dans un grand rire dont l'éclat me parvient ainsi qu'un écho de mes propres gouffres intérieurs...

C'est un athlète forain qui vous parle, un titan de cirque aux muscles d'Atlas, portant sur ses épaules un globe en carton-pâte qui explose dans une gerbe de perroquets criards, d'où jaillit le clou de son spectacle : Eva, l'oiseau-serpent, dont l'envol se termine au sommet du figuier tropical servant depuis cinq siècles de mature au chapiteau du cirque. Au-dessus de son entrée brillent, dans une guirlande multicolore d'ampoules clignotantes, les trois lettres NOÉ. *Awopbopalulabelopbamboom*. A défaut d'autre identité, pourquoi ne pas s'en inventer ? L'arrivée sur son île de trois barques aux ailes blanches marquées d'une croix fut un rêve d'Eva, qui avait la peau noire une chevelure blonde et les yeux verts sans savoir pourquoi. Nous sommes en 1492, c'est-à-dire aujourd'hui, quand dans le songe d'Eva la nuit s'illumine en plein jour grâce à la science du Jaguëy. *Wopbopalula*. N'était-ce pas le pouvoir de l'imaginaire qui allait sauver le monde ? Eva devinait que là-bas, au grand là-bas d'où le soleil surgit pour accomplir chaque jour le destin de sa course, il y avait toujours des princes noirs aux voix de léopards connaissant le langage des arbres, princes noirs semblables à celui qui sur une pirogue devait avoir un jour suivi le chemin du soleil pour donner à sa peau cette couleur de nuit la différenciant des autres habitants de l'île, dont elle attendait le retour bercée par le murmure du Jaguëy. Mais d'où lui venaient donc ses yeux clairs comme l'eau de la mer, sa chevelure pareille à la lumière de l'aurore ? D'où lui venait son art de séduire les marées de cet immense fleuve aux rives plus éloignées que celles séparant la vie de la mort et la veille des songes ? *Belopbamboom*. Eh bien, pour ses yeux verts, ils étaient ceux du dragon des plus vieilles légendes et, pour sa chevelure d'or, elle imitait les plumes de ces créatures angéliques nées des premiers rêves de l'homme.

Oubliez à présent le bavard que je suis, l'aède, le menteur de grands chemins ; oubliez tous ces perroquets perchés sur mes épaules et qui vous parlent d'îles où je ne suis jamais allé, pour prêter l'oreille à ce qui de mes fables mérite votre pleine attention. Je vous prie d'écouter l'histoire véridique, telle qu'elle ne fut par nul autre encore racontée, de la femme ayant rêvé d'un homme qui lui fît oublier la tristesse de n'être pas oiseau. Je ne vous dirai plus qu'elle remonte au paradis terrestre, ni même à celui que voulut découvrir Colomb ; je vous dirai que cette histoire commence plus simplement à la fin du siècle dix-neuvième, un dimanche de l'Assomption perdu dans la somme innombrable des jours et des nuits.

Maiak

NOUS LES CRÉTOIS,

Davantage menteurs et vantards que tous les autres peuples, conservons l'héritage de la langue orale et les vents des steppes scythes, des forêts celtes, des savanes d'Afrique ne finiront jamais de porter en nous la semence d'une parole mythique, celle qui fut commune à tous les hommes.

Dès avant ma naissance, dès le premier souvenir – celui d'une île plantée d'un arbre, dans un grand parc au Nord de l'Europe, où des nègres en pagnes, gesticulant à côté de leurs huttes, reproduisaient la faune et l'habitat de lointaines colonies pour bourgeois en redingotes et belles dames à jumelles de théâtre – naquit en moi le tourbillon des paroles primitives.

Je connus bientôt que de telles semences ne pourraient plus se transmettre de manière orale ; qu'elles seraient menacées de périr dans les vents avariés, sur les terres gâtées du monde civilisé ; qu'elles s'écriraient désormais, comme bon leur semblerait, à travers images et musiques d'une autre existence. Que seule une lecture serait capable de recueillir leur puissance de bienveillance hostile...

Le siècle entier me fut cet instant de silence pour tenter de lire entre deux chaos. Comme la nuit vous jette dans le jour aveugle et vous reprend.

Rien d'autre qu'un murmure de la mer entre deux vagues.

L'initial tumulte, qui vous a laissé sur une plage, récupère sa puissance et s'abat à nouveau, vous n'êtes plus sur le rivage.

Où est l'avant, où est l'après ?

Dans l'intervalle, si l'on apprend à lire, se découvre le rêve de celui que l'on fut, la mémoire de qui l'on sera.

Les paroles de ce rêve sont miennes et tu me les accordes, mon amazone, au bord de cet étang dans le parc de Tervuren, comme naguère elles étaient tiennes et que je te les offris, sur une plage crétoise battue par les vents d'Afrique.

Sans le savoir, depuis l'heure où elle est née, Eva marche au bord de l'abîme. Puisque la forme humaine engendrait tant de malheurs, mieux valait s'en défaire et tenter d'adopter quelque autre apparence. Une fois cette pensée clairement formulée, Eva fut surprise par la facilité avec laquelle on pouvait quitter cette enveloppe de chair. Pour se le prouver, devant les yeux d'Atlas, elle grimpa sur un arbre, voulut être un oiseau, et à l'instant le fut. Atlas aurait souvent voulu lui crier : Attention, petite ! Attention, pas si haut ! Car toute autre qu'elle se fût rompu le cou à de tels exercices. Mais elle s'obstinait à voler toujours plus haut, répondant que chacun possède une paire d'ailes invisibles qui permettent au ciel de grandir et à l'horizon de fuir. Elle se mit donc à contempler de haut les feuillages du figuier tropical, puis la plage, et le lointain de cette mer où s'était envolée sa mère. Atlas pouvait en témoigner : quand Eva passait devant une case où mijotait l'ajiac, les vieilles du village l'invitaient à s'asseoir en lui parlant du retour prochain de sa mère, comme d'un beau jour qui ne pouvait manquer d'arriver. Les vieilles lui tendaient alors une conque marine où il était possible de voir et d'entendre au-delà des mers. Mais ce que la petite fille ne savait pas, c'est que sa mère, l'oiseau-serpent du cirque, ne reviendrait jamais de son voyage vers un pays dont la plus haute tour portait à son sommet les figures de l'archange et du dragon. Comment pouvait-elle imaginer que la destination du cirque avait été l'Exposition universelle de Bruxelles, en cette année 1897 ? Comment deviner que sa mère avait éprouvé moins de peine à franchir l'océan d'un coup d'ailes, qu'à mettre pied sur l'îlot d'un étang dont s'agrémentait le domaine royal de Tervuren ? Il eût fallu pour cela soupçonner que la fondation d'une autre Tour devait accomplir l'œuvre léopoldienne entamée par la construction d'un palais de Justice et d'une basilique. Voyez-vous Eva se représenter sa mère au bras d'un monarque à la barbe immense, propriétaire des forêts de cette Afrique où naguère s'était embarqué le prince à voix de léopard connaissant la langue des arbres qui lui avait donné sa peau noire ? Que le Souverain belge eût plus d'une maîtresse, passait encore ; mais qu'il se fût accompagné par une danseuse de cirque, une indigène des îles jouant à l'oiseau-serpent : c'est ce que les conseillers de la Cour attachés au service du Protocole ne pouvaient admettre. Le nonce apostolique en poste au royaume de Belgique – un certain Loyola – ne décolerait pas. Voyez-vous, s'indignaient-ils, ce visage de poupée nègre où luisent deux grands yeux d'un vert liquide couronné d'une tignasse blonde, roulant carrosse et fréquentant palaces, ouvrant sur son passage

une haie de zigomars voulant avoir de leurs yeux contemplé le serpent des origines enroulé autour du cou, de la poitrine, de la taille et des hanches de la première femme du monde ? La voyez-vous s'émerveiller et s'indigner à la fois devant la réplique d'un village congolais dressée sur l'îlot d'un étang, dont elle voulait être ? L'avez-vous bien vue, dans son royal équipage, se dévêtir d'une casaque décollée de soie rouge aux poignets de dentelles, et de ses jupons à volants de mousseline cascading jusqu'à ses pieds nus, fendus sur les côtés de sorte qu'elle découvrit en les ôtant l'intégralité de fastueuses hanches et cuisses entrevues, puis se débarrasser d'un foulard turquoise à la mode créole ainsi que de grandes plumes rouges ornées de boules en verroterie multicolore, pour exiger de porter le pagne comme ces indigènes grelottant sous leurs abris de palmes et qui ne manqueraient pas de choper la pneumonie ? Les courtisans crièrent à la folie, mais rien n'y fit. Le souverain consentit à exaucer ce vœu de sa capricieuse protégée, n'ignorant pas que, sous sa lingerie, l'oiseau-serpent du cirque portait un coquillage doté de fluides mystérieux. La foule des dignitaires assemblée autour d'elle et du roi la vit porter à son oreille, puis devant ses yeux, la conque marine qui permet d'entendre et de voir au-delà des mers. Puis elle posa ses lèvres sur l'orifice nacré du coquillage, et l'on entendit un cri surnaturel. Ce n'était pas sa voix, plutôt le rugissement d'un fauve blessé à mort, modulé sur deux ou trois notes soutenues par un secret roulement de tambour : *awopbopalulabelopbamboom*. Un industriel russe du nom de Bielinski voulut attraper la main d'Eva, qui se dégagea d'une brusque volte, son cri continuant de propager un réseau d'ondes où se prirent le magnat grec Minos Théokratidès et le financier levantin Moïse Evangelista, secoués d'une soudaine décharge électrique. Ils saisirent le roi des Belges par la taille et l'entraînèrent dans une série de contorsions, tous les corps explosant au rythme frénétique de *wopbeloobop*, tandis qu'Eva leur échappait pour se ruer dans une barque et gagner l'îlot. D'un bond, vêtue de son seul pagne, elle se retrouva dans un saule dont les feuillages parurent d'or et d'ivoire, les branches manifestant l'incroyable souplesse du caoutchouc. Une paire d'ailes invisibles lui fit quitter son enveloppe de chair et elle disparut. Le village entier de sauvages alors se mit à chanter, improvisant dans leurs langues les paroles de *l'Insulaire*, cette jolie contredanse créole qui faisait un tabac dans les capitales d'Europe. Où était passé l'oiseau-serpent ? Comment ces primitifs pouvaient-ils avoir appris, sans répétition préalable, une musique exigeant les plus hautes aptitudes orchestrales ? Ce seraient autant de mystères dont jaserait le Gotha de la

Politique, de l'Industrie et de la Finance – n'oublions pas Sciences non plus qu'Arts et Muses – tout au long de cette Exposition universelle placée sous le haut patronage de Léopold II. Par quelque incompréhensible contagion mentale, qui avait dû se propager à son cerveau depuis ses possessions du Congo, celui-ci témoigna du plus vif des plaisirs devant un tel spectacle, même si la disparition d'Eva le plongea dans une tristesse dont la mort seule devait le délivrer. Mais l'élite mondiale rassemblée à Bruxelles s'inquiéta. Le nonce apostolique Loyola, l'industriel russe Bielinski, le magnat grec Minos Théokratidès et le financier levantin Moïse Evangelista tinrent un conciliabule secret sur la grand-place de Bruxelles, au pied de l'Hôtel de ville surmonté de l'archange et du dragon. Comment une personne vraiment civilisée pouvait-elle confondre ce qui avait eu l'heur de plaire au roi des Belges en personne, avec les sorcelleries de sauvages adorant une femme-serpent ? Le coquillage abandonné par Eva, celui qui permet de voir et d'entendre au-delà des mers, fut au cœur de leurs supputations. Comme pour enterrer la question, l'on résolut d'enfouir discrètement la conque maléfique sous la première pierre devant assurer en grandes pompes les fondations de la nouvelle Tour à quelques pas de là, du côté du canal. Un demi-siècle plus tard, la petite-fille d'Eva retrouverait Atlas sur une autre île, et l'inviterait à traverser les océans pour gagner le rivage d'où sa grand-mère avait jadis pris son envol vers l'Europe. Elle aurait pris le nom d'Aurore, et serait la fille de l'empereur des mers Aristos Théokratidès, associé au monarque des affaires Jésus Evangelista. Toute l'histoire du monde se jouerait dans ce fabuleux voyage, au début des années cinquante ; il n'est donc pas insensé de rappeler quel fut le premier mot prononcé par l'homme qui était mort, à l'aube ayant suivi la nuit du 16 juin 2004 :

awopbopalulabelopbamboom

(titre du film en Super 8 réalisé par Anatole à sa sortie de l'école, pour son entrée à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle.)

Voix de Lazare

D'être né l'année même de 1897, celle de l'Exposition universelle de Bruxelles, Monsieur Lazare Ponticelli, der des ders de la Grande Guerre, s'empare de ma voix ce 12 mars 2008, à l'heure de sa mort. Quelle perle autour de quelle blessure (quelle boule de cristal) naîtrait-elle du coquillage d'Eva de Cuba ? Le signataire de ce livre, pourquoi devait-il voir le jour au Congo belge ? Pourquoi son fleuve natal mêlait-il, dans la ville-île de Kisangani, les traces de l'enfer et du paradis ? Pourquoi d'invisibles puissances lui soufflent-elles à l'oreille d'ici laisser tomber les masques ? J'écris ceci à visage découvert dans ce parc de Tervuren où se vécut le premier amour. Pour quelles raisons obscures sur les bancs de l'école, à la rentrée des classes de l'année 1969, devais-je rencontrer Claire, la fille du peintre communiste Roger Somville ? Comment et pourquoi savait-elle tout du jeu de masques des adultes ? Pourquoi, madone-diabliesse, me ferait-elle retrouver les traces du paradis et de l'enfer ? Pourquoi fallait-il épouser alors l'idéologie situationniste, manière la plus radicale de miser sa vie entière sur une rédemption révolutionnaire des damnés de la Terre ? Pourquoi réussir les examens d'entrée à l'INSAS et déguerpir en laissant une lettre d'insultes ? Pourquoi, en compagnie de Claire, faire le tour du Maghreb en stop munis de mille francs belges chacun, deux fois 25 Euros ? Pourquoi apostropher Jacques Lacan à Louvain, cette ville où il faisait si bon vivre de rapines, écoutant *Tutti Frutti* (awopbopalulabelopbamboom) de préférence à la *Passion selon Saint Matthieu* ? Pourquoi cette passion de refuser toute voie d'accès à la réussite sociale ? Pourquoi mille choses vues dans l'enfance du rapport entre maîtres blancs et esclaves noirs devaient-elles se coaliser pour faire ce que je suis ? Par quel pacte intime jamais ne pourrais-je trahir l'âme des boys nègres et de ma boyesse Rosalie ? Pourquoi la suprême liberté consistera-t-elle à écouter leurs voix qui se confondent à

celles des puissances invisibles ? Pourquoi, dès l'adolescence, avancerai-je en sachant qu'il n'y aurait jamais de place à convoiter dans la société bourgeoise ? Pourquoi donc mon histoire serait-elle traversée par celle de Cuba, l'île saurien-colibri ? Pourquoi l'oiseau de paradis rencontre-t-il toujours une vipère qui se dresse et qui siffle sur les braises de l'enfer ?

Toutes questions que lancent les déesses-crétoises aux serpent, comme le Minotaure ou le dieu Pan, de mon épouse et compagne Michèle Vingerhoets, au fond de notre jardin d'Everberg. En elle se confondent les images d'Habanaguana, d'Aurore Théokratidès et d'Eva de Cuba. D'elle vient que leurs voix m'assaillent dans les grands arbres centenaires de l'Arboretum à Tervuren, plantés par le roi Léopold II au tournant d'un autre siècle.

Cette année 1897, qui vit la naissance de Lazare Ponticelli, dernier rescapé de la Grande Guerre, fut aussi celle où se fourbissaient déjà les armes de la Der des Ders. Après l'Exposition universelle de Bruxelles, toutes les puissances impérialistes entamèrent une course militaire comparable à ce qui se voit de nos jours, dont le champ de manœuvres ultime était moins l'Europe que les territoires du Moyen-Orient. L'Empire britannique y régnait alors sans partage. Bientôt le Kaizer Guillaume II se rendrait à Constantinople pour y rencontrer son allié, le sultan ottoman. Dans la simple logique du commerce, n'était-il pas naturel que l'Allemagne cherchât en Asie mineure un débouché pour ses marchandises ? Le projet naquit cette année-là d'une voie de chemin de fer à destination de Bagdad. L'histoire des hommes apporte ici caution à mon roman. Car chacun sait, ou devrait savoir, que le négociant grec Minos Théokratidès investissait de puissantes sommes dans l'industrie sidérurgique allemande, alors que le financier levantin Moïse Evangelista se voyait octroyer la concession du chemin de fer. Or les maîtres du monde n'admettaient pas, du Reich, une politique étrangère forte. Ce d'autant moins qu'ils ne toléraient aucune concurrence près de

leurs champs pétrolifères. Un jeu d'intrigues habilement mené par l'agent Lawrence auprès des tribus arabes souleva celles-ci contre les Turcs, favorisant l'explosion de haine qui conduirait au génocide arménien comme à la Grande Catastrophe d'Asie mineure pour les Grecs. Ce bal masqué diplomatique portait en lui comme conséquences et la Première, et la Seconde, et la Troisième guerres mondiales. Cette dernière, moins accompagnée par tambours et clairons que rythmée aux accents du rock and roll...

L'heure est venue pour Loyola de reprendre le masque de son personnage. Qui sait encore que le cri de guerre des dieux vivants du *rock and roll* avait été lancé pour la première fois en 1953, à l'*Eva's Bar* de La Havane, par un jeune rebelle cubain du nom d'Abel de Loyola ? Qui sait que la civilisation du *Coca Cola* et du *hamburger*, de l'*entertainment* et du *soap*, de la *pulp fiction* et des *reality shows* naîtrait sur cette île du Couchant ?

Âmes oxydées d'Occident, voici le cri d'un *rock'n roller* nu et sans défense issu du Levant, dont les fables s'abreuvent aux sources orientales. Sa prophétie commence il y a cinquante ans. Non, elle remonte à cinq cents ans. Non, ç'avait commencé bien avant, dans le coquillage qui est à l'origine de son histoire : un coquillage où serait né le murmure des mers ayant offert aux dieux le songe de mondes à créer ; mondes peuplés de soleils et de millénaires, de mythes et d'épopées, de religions et de mystères, parmi lesquels ceux d'une sphère où cette conque lui figurait un sexe de femme à l'image de l'univers, quand sur une barque il souffla de tels mots dans l'oreille d'Aurore, dite Eva de Cuba.

(*Cette intime cosmythologie clandestine est le fruit des amours d'un fou avec la sagesse. Il s'offre à vous depuis les branches d'un arbre où gît Eva de Cuba, ce fruit dont l'alcool contient la science du Jaguëy. L'ivresse qui en émane impose la question pour les temps à venir : combien de cimetières encore dans vos nuages ? Oui, ce que vous n'oseriez croire, mes yeux aux mille faces l'ont vu, j'y étais, mes millions de consoeurs dévoreuses de cadavres ne cessant depuis cinq cents ans d'unir leurs magnificats à la musique des sphères. Tout reste à déchiffrer dans l'infinie spirale miroitant au coeur de mes pupilles astrales.)*

Le cosmos éclatera de rire, Messieurs-dames, quand on apprendra qu'une mouche fut capable à elle seule de plonger la capitale d'Europe dans les ténèbres... Quant à toi, si tu peux me rendre mon sang qui coule dans tes veines, alors je disparaîtrai définitivement dans ce canal... Même si, tel Orphée, ma tête continue de chanter à la surface des eaux noires !

L'homme qui était mort comme il avait vécu - dans un tourbillon de mer - sentait encore au fond de ses veines le battement des vagues du canal. Il venait d'éprouver la chute au creux des eaux, quand elles vous font danser la rumba des étoiles au rythme d'un tambour qui aspire le corps avant de l'exploser dans son roulis sonore.

Il ressentait toujours ce balancement de houle qui l'avait happé vers les profondeurs, où toutes les musiques s'accordent en étrange harmonie. Son corps nu roula sur la berge en contrebas d'une passerelle de béton. L'homme qui était mort sentait en lui la frénésie d'un demi-siècle (voire d'un demi millénaire) ayant refermé leurs cercles en un tout cohérent – et déjà près de disparaître – comme la trace huileuse que lui-même devait avoir laissée à la surface des eaux noires du canal. Ses yeux se tournèrent vers l'enseigne de la tour Panoptique : c'est alors qu'il s'était désaltéré à la coupe – en forme de conque marine – trouvée il ne savait comment au fond du canal.

Sa vie entière, il avait traversé l'air des humains dans un état de combustion pareil à celui des sphères célestes quand elles pénètrent l'atmosphère ; alors même que les coups de feu lui eussent permis de rejoindre l'univers des étoiles, c'était comme si quelque énergie nouvelle avait soudain retrempé sa carcasse pour le propulser à nouveau dans ce monde épileptique. Il était une torpille-grenade à bout de course qui, sortie de l'eau, tout à coup, se fût trouvée regoupillée. D'un geste nous prouvant sa vivacité revenue, l'homme se gifla le visage où venait de s'aventurer une mouche, qui prit son envol vers une destination inconnue.

(Par le cantique de nos ailes, non moins que par celui de nos mandibules, ne sommes-nous pas les seules véritables messagères entre le monde moderne et l'au-delà ?)

Je vous parle plus tard, bien plus tard, et pourtant tous les temps se confondent. Voulez-vous m'entendre ? J'avais vidé une bouteille de rhum dans mon bureau du dernier étage et j'étais sorti de la Tour en titubant. Une fois dehors, j'ai renouvelé de manière absurde le miracle quotidien qui consiste à traverser avec un calme olympien l'esplanade, à cette heure envahie par quantité de bagnoles roulant à tombeau ouvert ; puis je me suis aventuré sur ce pont de béton surplombant le canal, comme sur celui d'un bateau par grosse mer. Étais-je mort moi-même sans le savoir ? A la lumière avare des lampadaires, mon corps ne projetait aucune ombre au sol. Peut-être s'était-il dissous pendant la traversée du pont vers l'autre ville.

Alors je me suis penché vers le canal. Ce n'était pas ma figure qui se reflétait en ce miroir obscur, mais le masque du mort qui me disait avant de s'évanouir : Tu es l'Atlas de la mythologie, mais aussi l'apôtre Anatole, cinquième évangéliste, et bien d'autres encore... J'ai scruté cette image. Aux endroits où se reflétaient quelques lumières tombées de la Tour, les eaux paraissaient teintées de sang. Les noyés de la nuit ne reviennent-ils pas sur terre à l'aurore ? C'était comme si l'esprit de ma victime, d'une manière incroyablement subtile, s'était emparé du mien, pour lui infliger la pire des épouvantes : celle dont s'emplit un crâne vidé de sa propre substance et réduit à se dérober sans rien comprendre devant un monde peuplé de fantômes. Ne me demandez pas quelle heure il pouvait être, toutes les horloges du ciel et de l'enfer s'étaient dérégées. Quelque chose m'a incité à lever les yeux vers le sommet de la Tour, et j'ai vu dans le ciel un monstre rougeâtre qui occupait tout l'espace au-dessus du canal, où se perdait son énorme queue recouverte d'écailles. J'ai fermé les paupières en m'appuyant au parapet. Pendant quelques instants de vague réflexion, mes idées ont tenté de se frayer un passage dans un cerveau encombré de végétations folles - celles de mon île natale - puis j'ai rouvert les yeux. Plus nettement encore, j'ai vu un dragon couvrant le firmament de l'aube absente ainsi qu'un serpent flamboyant dans un abîme d'encre de Chine. Ce monstre crachait du feu par la gueule de ses sept têtes ! Me croyez-vous si je vous dis qu'à cet instant précis j'ai eu l'idée d'en faire un roman ? Un roman qui se déroulerait entièrement dans l'envers du décor. Mais je n'avais pas ma tête à moi, comprenez-vous. Car l'autre type, tout mort qu'il fût, continuait de divaguer au bord du canal.

Maiak

JE N'ÉTAIS PAS NÉ

Mais la semence était en moi, dans le ventre de ma mère qui avait choisi le pseudonyme grec de fille de l'aurore, et qui faisait croire à tous ces snobs fin de siècle qu'elle était née sur les côtes du Pérou d'un père et d'une mère indiens qui l'avaient consacrée à l'Inca. Elle ajoutait qu'elle avait été initiée aux danses sacrées dès l'âge de cinq ans dans les ruines du Macchu Pichu. N'importe quoi pour satisfaire la soif d'exotisme de cette bourgeoisie d'Europe se pressant, l'automne 1897, à l'Exposition universelle de Bruxelles, pour voir mourir sur l'île d'un étang sept nègres en pagnes. C'est afin de détruire cette race bourgeoise que ma mère s'est offerte au grand feu qui se levait à l'Est, en octobre 1917.

Sans doute il y a des hommes errant sans savoir, sans guide, sans livre lumineux. Mais il est une source qui fait entendre les morts. Oui, ce sont là des signes.

L'eau du canal ondule comme un serpent criant dans la nuit vers une Tour où guette le tireur embusqué. Quel invisible serpent, Messieurs-dames, terrorisait-il toute la province d'Oriente, cette année 1898, alors que les troupes des Rois très catholiques devaient plier bagages devant les assauts des Indépendantistes conjugués à la puissance militaire des Yankees ? La même année, le président Roosevelt avait déclaré : « L'américanisation du monde est notre destinée »... Les Etatsuniens ne venaient-ils pas de faire exploser leur propre navire Maine dans le port de La Havane, usant de ce prétexte pour déclarer la guerre à l'immorale puissance coloniale espagnole ? Il faut, pour comprendre ces faits, revenir à l'Exposition universelle qui s'était tenue l'année précédente à Bruxelles, au cours de laquelle Eva s'était volatilisée dans le domaine royal de Tervuren.

La Gazette Royale de la Belle Epoque en parle comme d'une bayadère, d'une nouvelle Shéhérazade dont les attraits, lorsqu'elle envoûtait le Tout-Bruxelles par sa fameuse danse aux sept voiles, offraient plus de charme sauvage que les gesticulations lascives des négresses aux seins nus sur l'îlot de Tervuren. Je possède une image d'elle, allongée comme une odalisque et parée de bijoux, deux cornes d'ivoire dans les cheveux. C'est elle, affirmait-on, qui inventa le striptease oriental. Au cimetière de Tervuren repose le corps de l'espionne soviétique. Il n'est guère aisé d'être une agent double, quand on n'a en tête que la danse et l'amour : cet épitaphe collectif rôde autour de sa tombe. Ainsi clôt sa légende l'actuelle mémoire électronique, pour d'autres snobs fin de siècle qui ont déclaré clos l'incident d'octobre 17, éteintes les flèches incendiaires des esclaves, comme ils disent maîtrisé tout foyer d'épidémie dans les entrailles de l'Histoire. Mais n'est-ce pas les mêmes qui incitent à se gaver de leurs ordures et à téter le pus suintant aux mamelles de la Bête Immonde ?

L'aède, le menteur que je suis vous a parlé d'un nonce apostolique portant le nom de Loyola. Mon but n'est pas de raconter ici des bobards comme tous ceux produits par la Panoptic, mais d'éclairer l'origine d'une Tour au sommet de laquelle ce Loyola devra boire le calice de mon sang jusqu'à la lie. Car un descendant du fondateur de la Compagnie de Jésus se trouvait alors bien en poste à Bruxelles, y dirigeant plutôt la loge maçonnique Atlas, qui s'occupait de fomenter des troubles dans les colonies hispaniques. Les vénérables frères étaient férus de mythologie antique et, dans leur jargon secret, ils appelaient l'Espagne les Colonnes d'Hercule. Comme il était hors de question d'organiser des menées subversives au grand jour, l'une des ruses utilisées consistait à faire passer certains messages libérateurs aux peuples opprimés par le biais de spectacles populaires, plus difficiles à censurer que les canaux de la propagande officielle. Quels tribunaux du Saint Office auraient-ils soumis à la question, voire même soupçonné d'hérésie les acrobates et les clowns du cirque Noé, patronné par un commerçant grec d'Asie mineure et subsidié par un bâilleur de fonds levantin ? C'est à ce titre que Minos Théokratidès et Moïse Evangelista se rencontrèrent avec le roi Léopold II, qui s'était entiché de la femme oiseau-serpent du cirque. Mais je m'égaré, je m'égaré... Pardonnez à l'aède qui ne brûle que de vous divertir... Bref, c'est ainsi qu'Eva, la fameuse Eva de Cuba, disparut de son arbre au milieu de l'étang, non sans avoir lancé

Je suis l'oiseau et le serpent du paradis ! Reportez-vous aux journaux de l'époque et vous aurez une idée de l'émoi suscité par celle dont il se disait que la splendeur du corps offrait à ceux qui en avaient joui quelque chose comme l'avant-goût d'un éternel festin promis dans l'au-delà. Pour elle, donc, un empereur de la finance était prêt à risquer la fortune dont maints siècles avaient doté le glorieux lignage des Evangelista ; un magnat de l'énergie pouvait imaginer de tomber en faillite au préjudice du prestige dont s'entourait le nom de Théokratidès ; un tsar de l'industrie russe était capable de ruiner à jamais les ambitions de la famille Bielinski, sans compter ce qu'il adviendrait des Loyola... Mais je m'égare encore... Ah ! Pardonnez, mes bons amis, à l'aède qui s'enflamme en enfer de ses propres dires...

Nul ne sait à ce jour son secret d'amazone, l'alliance de la belle Troyenne avec un guerrier scythe dont je suis le rejeton. « Spoeïda ! », me disaient ses dents de nacre lorsqu'elle m'invitait à dormir sans faire plus de bruit sous la protection des gazelles et des lions galopant sur la savane de la tenture jaune, et qu'elle m'embrassait dans mon lit, riant de savoir l'un ou l'autre mot bruxellois, vers les années 1904. Une luxueuse automobile noire, conduite par un chauffeur d'origine russe, l'attendait devant notre maison de la rue des Bouleaux. Parée de ses sept voiles et d'autant de parfums, elle s'en allait loin dans le soir, non sans m'avoir fait réciter dans le même souffle qu'elle :

Hen to onoma tou Patros kai tou Guiou
Kai Hagiou Pneumatos,

dernière formule de la prière qu'à l'école de Molenbeek, près du canal, chaque matin je serais épouvanté d'entendre travestie en Heilige Geest, et la crainte inspirée par cet Esprit chuinté entre les dents jaunes du prêtre qui me prendrait ensuite sur ses genoux, ce fantôme divin privé du souffle maternel, qui me poursuivrait jusque dans mes rêves, ne s'accompagnerait d'aucune consolation dans le regard sévère d'un immense portrait derrière l'autel, dont j'apprendrais bientôt qu'il était celui d'Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus.

Juan-Luis de Loyola ne comprend pas le bourdonnement qui s'empare de son crâne alors que ne vient pas la lumière du jour. Serait-ce la mouche battant des ailes contre cette vitre noire ? Je suis certain de n'avoir pas manqué ma cible, et voici que celle-ci, d'objet mort, se transforme en sujet plus que jamais doué de parole. Une allégorie ? Tous les vivants-morts mis en joue par nos miradors pourraient-ils se muer en morts-vivants ? Mais alors... Alors, Loyola titube et se laisse tomber sur le fauteuil de son bureau. Face à l'écran du portable, il voudrait oublier. Ses doigts courent sur le clavier, notant des phrases qui précèdent sa pensée. Si l'on croyait avoir tué l'aède, écrit-il, est-ce que la vie ne lui souriait pas encore un peu ? Mais il aurait aussi à faire le mort – de même que, pour des raisons inverses, il serait dans la ville d'illustres défunts qui auraient à jouer cette nuit aux vivants.

- Depuis Socrate on est toujours coupable.
- De mener une enquête interdite.
- Sur ce qui se passe sous terre.
- Et dans le ciel.
- Pourquoi la capitale d'Europe est-elle plongée dans les ténèbres ?
- On dirait une pluie de cendres.
- Et cette puanteur de l'air.
- Atlas a fini par tomber.
- La planète vacille.
- Tel Ulysse, il nous faut explorer les abîmes aux extrêmes du couchant.
- Même si ces abîmes sont le crâne d'un homme.
- Les mêmes abîmes, le même crâne que depuis la première épopée.

Où en étais-je de mon récit, Messieurs-dames, dont l'objectif n'est autre que de vous faire passer la plus agréable des soirées ?... D'autres figurants du spectacle, semble-t-il, ont leur mot à vous dire... Mais voici qu'on m'ôte le micro... Laissez-moi poursuivre, voyons, l'histoire du serpent qui s'était emparé de l'île nul ne sait comment. Laissez-moi vous dire ce qu'il advint des Loyola, l'année suivant l'Exposition universelle de Bruxelles en 1897...

Juan-Luis de Loyola n'a plus la patience d'entendre sa victime lui débiter des fables sans pitié pour son patronyme illustre, car il devine trop bien que leur but est de nuire à l'honneur des Loyola. Ne suis-je pas le maître exclusif de ce que j'écris ?

Je croyais bien finie toute cette pitrerie, se dit l'aède comme, au théâtre, une résurrection inattendue termine la pièce avant même que la rigidité de la mort ait dit son dernier mot. De même que l'acteur en question se fût relevé pour s'approcher de vous sur le bord de la scène, gens d'au-delà des spots aux visages inconnus, l'homme qui était mort ouvrit les bras au ciel : Je croyais que ce monde pouvait être transformé ! Et je le crois encore...

Baissant la tête, et déposant la coupe reçue du canal, il sourit à son public imaginaire : Je pensais que c'était cela, le salut ! Et je le pense toujours...

L'homme qui était mort venait de résumer sa vie.

Quand on jouit, on est près des dieux, murmura-t-il encore... Cela, je le sais. Je l'ai vécu... Mais où en suis-je ? L'homme nu et sans défense pensait à une femme, errant dans son souvenir de la mer des Cyclades à celle des Caraïbes. L'instant d'avant, il était avec elle (et quelques âmes chères, d'époques indifférentes) au sein d'un grand tourbillon de lumière marine ; puis il avait connu cet arrachement dont témoignaient encore les eaux noires agitées comme au terme d'un douloureux travail matriciel. N'était-ce pas un cordon ombilical, cette longue écharpe d'algues océanes enroulées autour de son cou, qu'il rejeta dans le canal ? Il huma l'air et voulut s'abreuver d'une lampée de soleil, mais l'obscurité régnait seule sur cette ville, hormis quelques néons clignotant pour personne. Protège-moi si j'ai perdu mes ailes, j'attends de toi un signe...

Dans la substance grisâtre, sans lumière et sans poids, qui faisait l'air ambiant, malgré que depuis longtemps l'aube eût déjà dû se manifester, s'érigait une lointaine et très haute masse noire. Ce n'était pas encore l'heure où devaient briller les flammes d'un dragon dans le ciel. Soyez avec moi, Lumières !

Nulle part elles ne l'entendirent ni ne s'allumèrent.

(Comme aucun de leurs pontifes, j'ai percé l'ombre à la frontière entre les mondes, allant à mon gré par la capitale d'Europe depuis ses bas-fonds méphitiques jusqu'au sommet de la tour Panoptic. L'univers immense offre-t-il de plus authentiques reflets que ceux nés dans les prunelles d'une mouche ? Nuit sans fin, ces lignes à qui les recueillerait dans cent, mille ou dix mille ans. Par le baiser que je vous adresse, écoutez donc vrombir l'intuition d'un monde où, malgré mort et souffrance, de l'insecte aux galaxies régnerait enfin l'esprit d'une totalité sensible !)

Cette nuit fut criblée d'étoiles écarlates quand chacune des blessures d'un autre homme, il y a cinquante ans, se mit à brûler dans le ciel. C'est, du moins, ce que j'ai cru voir plus tard, bien plus tard au cours de cette nuit sans fin, sur le pont de béton qui enjambe le canal, dans les flammes crachées par sept gueules furieuses. Une sanglante floraison de tous les hibiscus, flamboyants, bougainvilliers de l'île. Sans oublier les fleurs de Pâques, ces fleurs écarlates en étoiles qu'Eva portait dans sa chevelure d'or à l'arrivée de Cristobal Colon ; ces mêmes fleurs, offertes par mon père à une femme la nuit du 26 juillet 1953... Serait-ce l'ivresse du rhum qui ravive en moi des images d'avant la naissance ?

Ne cherche pas à faire le point, clown, c'est inutile. Tu es un drôle de type, reconnais-le. Qu'est-ce qu'il reste de toi ? Oui, j'ai emprunté un chemin bizarre, je le sais bien, c'est même là ma première pensée au réveil et la dernière chaque fois que je m'endors. Cette idée a traversé ma nuit sans sommeil, hantée par des légendes vieilles de cinquante ans. Le mauvais chemin, le plus facile, celui qui vous conduit au sommet, quand les voies périlleuses, escarpées, sans concession morale, vous mènent à l'abîme élu par ce vieux type. Un abîme qui n'est pas demeuré sans paroles... Paroles auxquelles je résiste, mais que j'accueille en ce cœur secret d'un livre d'au-delà tous les naufrages. Installé devant mon portable, je sens l'heure venue d'une confidence au lecteur. Oserais-je la publier ? Dans notre jeune âge, voué aux combats de l'avant-garde, n'avions-nous pas mis au ban toute forme d'art, singulièrement celui du roman ? Combien de vieilles lunes sombrent avec cet aède, celles du temps où l'on croyait encore à l'autonomie de la littérature... Mais pourquoi pleurer la fin d'une civilisation ? Je vous propose ici le premier **Storytelling** entièrement aux gages de la tour Panoptic. De son point de vue s'envisage, en effet, une évaluation panoptimale des choses : 360° de rotation. Supervision globale du monde. Du haut en bas, de gauche à droite, devant-derrrière, dessus-dessous, sans le moindre remords, la plus petite inhibition d'une pompe à fric planétaire fonctionnant désormais selon des méthodes parfaitement situationnistes. Est-ce que nous croyions vraiment que le monde pouvait être changé ? Anatole, comme son grand-père, sans doute... Quant à moi... Eh bien, disons que j'ai évolué, pour contribuer de modeste manière au grand chambardement survenu depuis trente ans. S'il faut bien sûr faire du chiffre, ce chiffre de nos jours explose grâce à la plus-value de fantasmes incluse dans nos marchandises, depuis que le mythe a déserté les anciens royaumes sacrés. C'est à quoi nos avant-gardes ont œuvré : **Panoptic, la chaîne qui vous déchaîne !**

(*Plus éternelle en son temps qu'une idole planétaire, moins durable à long terme que le cri d'une mouche.*)

La Tour s'élevait à une hauteur de septante-sept étages. Assez pour que, depuis son sommet - jusqu'aux cimes de la forêt de Soignes, à l'Orient - s'aperçût tout le paysage autorisé par la rotondité du globe. La plus splendide vision panoptique sur Bruxelles se fût donc offerte à Juan-Luis de Loyola si, par la fenêtre du dernier étage, s'était découvert autre chose qu'une immensité chaotique sans la moindre étincelle de jour.

Et *basta*, pour toute autre description romanesque d'un autre siècle !

CHAQUE SOIR ENTRE LES QUAIS QUAND JE TRAÎNE

C'est

pour un parfum que la nuit ramène. Mon sac d'athlète sur le dos, je transporte l'Iliade et l'Odyssée d'une rive à l'autre du canal avant d'embarquer vers d'autres continents.

Devant moi, là, partout, s'échappe l'ancienne certitude d'un sens dont les oiseaux et les nuages se jouent. Immobile aux confins portuaires, je ploie sous mon baluchon sphérique chargé d'un legs planétaire comme sous le fardeau d'une dette impayée.

Partout sur les façades une déesse aux serpents, seins nus, bras en offrande enroulés de serpents. J'avais suivi la silhouette noire, le bruit de ses talons sur le trottoir mouillé.

Il n'est pire chaos que celui de mon crâne. Comme la disparition du soleil désorganise le cosmos entier, celle d'un homme fait exploser l'axe de mon esprit. C'est plus tard, bien plus tard au cours de cette nuit maudite, que je quitterai la Tour pour m'aventurer du côté du canal. Et dans quel but encore ? Quel sens cela a-t-il d'écrire un livre de plus ? La mort du roman faisait partie de nos dogmes, comprenez-vous. Cette « imagination au pouvoir » que nous appelions de nos vœux, n'aurait plus à se compromettre avec l'art ou la littérature. Une vraie vie libérée de toute entrave, révolutionnée chaque instant, transfigurerait les sensibilités créatives en d'incessantes *créations de situations*. C'était, du moins, ce dont nous aimions nous persuader avec Anatole, quand il nous arrivait de nous pencher voici trente ans sur ce pont de béton. Aurions-nous jamais pu imaginer une telle scène ? Son grand-père éliminé par mes soins, mais qui n'en poursuivrait pas moins son verbiage depuis le canal. Et tous les autres sortilèges de la nuit. Ma propre voix perchée au sommet de la Tour, puis descendant à une autre heure, comme en rêve, sur le lieu même du crime, dans je ne sais quelle dimension du réel encore à découvrir, sans parler de cette vision d'un dragon crachant le feu de ses sept gueules dans le ciel.

Les balles sifflent de plus en plus fort

*Et il y a des cris et du feu partout
Parce que c'est les bombes
Autour du cimetière
On dirait c'est les flammes de l'enfer
Le feu c'est pas seulement des bêtes
Qui lèchent et qui sucent ton ventre
C'est aussi des coups
Des coups de feu partout
Je pense dans moi-même
Voilà mon père
Le roi du cimetière
Le grand Moïse Evangelista
Qui vient m'offrir la coupe du roi Priam
Datant de la guerre de Troie
Comme ça pour sortir de la mort
Pour amuser sa petite Eva
Mais les coups de feu sont encore plus forts
Ca résonne ça résonne
Et comme ça résonne trop
Eh bien j'entends ça plus que la respiration de ma mère
Est-ce que je suis encore dans son ventre
Ou bien je suis déjà rentrée dans l'autre ventre
Celui de la terre et de la mer
Où ya plein de trous de lumière ?
Alors mon corps tellement j'ai peur
On dirait la pierre d'une tombe
Et pourtant je vole très haut dans les airs
Là où il n'y a plus de maintenant
Seulement hier et demain
Quand c'est jamais la guerre
Alors tout à coup je me dis c'est pas possible
Comment je vole
Si haut dans le ciel
On dirait j'ai les ailes
D'une mouche*

Excusez je vous prie, Messieurs-dames, ces légères interruptions du programme. L'instant est venu de reprendre le cours du récit où il fut abandonné, pour des raisons techniques ainsi qu'il se dit. Ne dit-on pas tant de choses ?... Ainsi se disait-il sur l'île bien des légendes relatives au serpent qui s'était rendu maître du cours des fleuves souterrains, depuis les cavernes de la côte jusqu'aux cimes de la montagne rouge, et qui paraissait devoir étendre son règne à jamais sur l'île entière. Sa puissance, Messieurs-dames, était celle des enfers ! Il était capable, semblait-il, de s'introduire aussi bien dans l'hostie du prêtre à la messe que de pénétrer par le trou de n'importe quelle serrure pour jeter sa malédiction sur l'alcôve la plus secrète. Qu'il s'agît du nouveau-né récemment baptisé, de la vierge venant de communier, des époux les plus chastes unis par le mariage ou du moribond venant de recevoir l'extrême-onction : nul sacrement ne semblait en mesure de conjurer la puissance du mal. On se mit à parler de l'œil du diable, sans que quiconque pût savoir qui était à l'origine de tels racontars. Aussi, qu'un Loyola de Cuba fût nonce apostolique à Bruxelles, ou qu'il y dirigeât quelque secte maçonnique destinée à saper le crédit de l'Eglise catholique, une union sacrée des élites se constitua pour mettre fin aux maléfices, et l'on résolut d'accorder foi aux rumeurs s'étant répandues depuis la province d'Orient, selon lesquelles une femme de cirque jouant le rôle d'oiseau-serpent se plaisait à disparaître en plein vol, puis à reparaître où bon lui semblait, se riant des mers et des continents, laissant dans son sillage d'incalculables monceaux de victimes, au premier rang desquelles tel empereur de la finance, tel magnat des énergies, tel tsar de l'industrie, tel monarque d'un royaume où de mémoire d'homme on avait toujours vu l'archange terrasser le dragon... Mais je vous ennuie peut-être avec ces vieilles histoires, après tout sans rapport avec les réalités vécues par les hommes aujourd'hui.

(Au contraire, au contraire, l'histoire entière des hommes obéit à nos plans sur tous les continents... Notre règne à venir prospère de leur sang !)

Une seule chose était certaine pour Juan-Luis de Loyola, contemplant la capitale d'Europe depuis ce pont de béton. Mais fallait-il y croire ? Un dragon crachant son venin de feu dans la nuit, conjugué à la disparition des symboles de Bruxelles au sommet de l'Hôtel de ville... Heureusement, il avait connu un triomphe lors de l'émission réalisée la veille au soir. Un triomphe ? Le souvenir s'en dissiperait dans son cerveau vaincu par une conjuration de forces obscures, parmi lesquelles cette

bouteille de rhum seule jouerait encore un rôle tangible, bien visible, appréhensible par des sens qui sembleraient se rire de leur propriétaire anéanti.

Car ce n'est pas un héros qui vous parle mais son ombre, l'ange ou le démon déchu de celui que je fus. Je ne reconnais plus dans la vitre noire l'image du jeune échevelé qui battait les trottoirs des nuits et des saisons entières avec son vieux pote Anatole, survivant d'aumônes et de rapines, en quête vaine d'une étincelle d'éternité, puisque l'éternité ces années-là se débitait au distributeur automatique de l'Histoire et que le printemps 68 venait d'écouler tout le stock de la machine. *Inputs, outputs*. Chaque jour nous convoquions un monde imaginaire, invisible, futuriste, aux couleurs des rêves les plus fous, qui avaient à nos yeux davantage de substance qu'une vie quotidienne soumise à la plus acerbe des critiques. *Flux et reflux*. Nous étions les explorateurs d'une planète inconnue, dont Anatole s'autorisait à tracer les cartes au prix d'une errance convulsive perpétuelle. *Plannings, timings, grilles et progrès*. Nous débusquions les idées comme des nids au sommet de falaises illusoire, où notre Phénix déployait ses ailes rouges dans un grand rire dirigé vers l'Orient. *Un commando d'executives à fort potentiel, doté d'un très bon sens de l'opérationnel*. Combien de scandales sur la voie publique, dans le refus radical de ce monde et l'invention d'une autre vie ! Combien de constructions de situations quotidiennes, pour n'en acquérir jamais aucune dans l'existence ! Combien notre grande affaire serait-elle de prendre à rebours le roman classique, ce négatif à l'œuvre dans une histoire, où le héros combat dans le but de se faire une situation ! Combien de chamailleries autour des textes canoniques, Anatole refusant par exemple de croire que ma mère fût la première destinataire du fameux *Formulaire pour un urbanisme nouveau*, rédigé juste après la mort de mon père, en 1953.

L'an de la nativité pour l'ère Panoptic.

(*Ce patient travail est pour vous, gens du futur, qui aurez besoin de rassembler tous les indices afin de reconstituer la genèse d'un empire, lequel en son temps s'était voulu le maître des royaumes visibles et invisibles.*)

Une page des *Mémoires* de Guy-Ernest Debord lui rendait pourtant un hommage voilé, au couple qui m'a donné la vie (j'écris ceci moins par souci de prestige personnel, que pour aider le travail des historiens), même si mon père Abel de Loyola s'était alors fait exclure pour « délire mythomane ». Son hérésie (dont découlerait ma vie) ? Avoir imaginé une femme qui parlait dans un arbre en se souvenant de l'arrivée de Cristobal Colon sur une plage des Caraïbes. Crime pardonnable, puisque cette même lointaine année-là, Guy Debord – notre futur maître à penser – prierait Aurore Théokratidès d'intercéder auprès d'un obscur poète grec dans les Cyclades, afin de ramener mon père, originaire de Cuba, dans le giron de l'avant-garde. Probablement, Anatole ne voulait-il pas admettre ce rôle de simple messenger joué par son grand-père, dans une épopée grandiose qui serait le seul territoire où il daignerait jamais donner carrière à son *potentiel créatif*. Si

d'aventure, au cours de ses dérives, une vague favorable menaçait de soulever Anatole pour l'emporter vers les hauteurs où prospèrent fortune gloire et pouvoir, une force contraire en lui toujours niait de si riantes perspectives, le rejetant vers ces mêmes ténèbres où vient de sombrer son grand-père. L'un et l'autre étaient donc de ces rastaquouères qui, toute leur vie, marchèrent inconscients sur le bord de l'abîme, leur âme pénétrée d'une lumière défiant cet abîme. Quant à moi... Vous me suivez toujours, tandis que je me dégage à grande peine de ce *desk* pour voir enfin l'aurore devenir monde, et que ne s'aperçoit rien d'autre à la fenêtre qu'un soleil noir en immobilité convulsive totale ? Oui, quant à moi... C'est entre l'été 1953 et la fin du printemps 1954 que la messe fut dite. A présent, mes cheveux sont gris ; j'aurais l'air d'un vulgaire aventurier de bas étage en dérouté si je n'occupais ce bureau d'*ethical & esthetical expert* au sommet de la tour Panoptic.

(Mille millions de mille milliards de dollars : bilan pour l'autre siècle de la tour Panoptic. Autant de monnaie de singe que de rêves évanouis sous les cendres, autant que de souvenirs sans valeur gisant sous terre et sous les eaux, qui fomentèrent une rébellion des âmes contre des conditions de mort devenues invivables. Le Comité Central des Ancêtres a dû se réunir en catastrophe, au tournant du millénaire, pour aviser d'une stratégie nouvelle. Comme le moindre banc de sable paraissait une montagne par marée basse de l'esprit, comme le plus faible souffle était un ouragan dans le désert mental des hommes (telle escarbille politique ou artistique, une éruption volcanique ; telle infime secousse intellectuelle, un tremblement tellurique), et que ces marées basses et ces déserts de glace affectaient l'équilibre des astres, c'est par la voix des séismes et le chant des raz-de-marée, par le cri des cyclones et l'expectoration du feu que les orbes nous avisèrent de leurs souffrances, dont quelques humains se mirent en devoir de vous déchiffrer le sens. Comme l'arbre à l'origine de cet évangile, ils ont vu la copulation lointaine des Cyclades et des Caraïbes, dont vous aurez recueilli l'héritage. Ici se superpose donc un labyrinthe verbal à celui du réel, où le temps n'existe plus que dans un incessant flux du passé au présent, du présent au passé, de sorte que vous en soit ouvert l'espace, à vous gens du futur, personnages à part entière de cette rêverie d'outre-monde.)

En pareille aube rien ne se résout, le point du jour n'aura pas lieu, tous les soleils sont à réinventer pour un homme guidé par les anges à son retour du monde intemporel. La mouche de tout à l'heure (quelle heure ?) était revenue chercher l'aventure du côté de ses blessures ; d'un geste définitif, l'atlante blafard l'envoya tenter sa chance à d'autres altitudes. Je ne saigne pas trop, malgré les coups de feu... Juste un peu soif... Est-ce qu'il y aurait du rhum dans cette vallée des ombres de la mort ?

Cri du Cimarrón

Combien de millions d'âmes blafardes, ne connaissant plus la lumière du jour, depuis qu'une boule de feu plus lumineuse que mille soleils réduisit en cendres une ville, puis une autre, au pays du Soleil Levant. Combien d'ombres ayant perdu leur corps ! Il ne serait pas sot d'imaginer que la capitale d'Europe était un lieu propice pour accueillir les événements étranges survenus dans la nuit du 16 juin 2004. C'est, du moins, l'interprétation d'une mouche qui me tient compagnie depuis lors au sommet de la montagne de Cobre, non loin de Santiago de Cuba. Par les moyens de communication propres à cette espèce, elle demeure en contact avec l'une de ses congénères installée dans la tour Panoptic à Bruxelles. N'est-ce pas de là qu'en vertu d'accords secrets partirent les ordres devant fournir l'uranium dont allaient se nourrir les boules de feu ? Si mille soleils furent sacrifiés à Hiroshima comme à Nagasaki, pourquoi l'astre du jour n'aurait-il pas connu quelque défaillance au lieu même où surgissaient des corps venus du royaume des ombres ? Elles remontent loin, les perturbations mentales enregistrées lors de cette nuit sans fin. C'est, en effet, au début de l'année 1953, qu'un homme en Amérique serait traduit devant le tribunal civil pour divers actes de délinquance. Il voulait à tout prix être considéré comme coupable. Cet homme n'était autre que le pilote ayant commandé le déclenchement de la première explosion atomique sur Hiroshima, dont la cible était un pont, situé entre la ville et le Quartier Général militaire. Depuis l'époque du tribunal de Nuremberg, ouvert entre le 6 et le 9 août 1945, il avait manifesté de graves troubles psychiques, refusant en particulier d'être considéré comme un héros. Son cas serait soumis à un certain Allen Dulles, qui confierait son trouble à l'expert soviétique Alexandre Bielski. Les deux hommes ignoraient alors qu'une correspondance s'engagerait entre un poète grec et le pilote interné de force, car cliniquement déclaré fou. Pour anodines qu'elles paraissent, de telles informations ne seront pas inutiles à une pleine compréhension de la vision du monde présentée dans ce récit. Vision mythique inconcevable sans œil nucléaire à son origine.

Juan-Luis de Loyola ne sait plus où donner de la tête. Il s'embrouille avec son ordinateur. Quelles voix lui traversant l'esprit retenir ? Auxquelles conférer le prestige d'un encadré ? Comme lui le ciel avait l'air de souffrir, la nuit allait mourir d'un instant à l'autre. Le jour aurait déjà dû naître, ainsi que ce nouveau monde espéré par mon père, attendu par nous-mêmes voici plus de trente ans. Mais c'était à présent l'attente d'une fin du monde. Une fin totale, à l'échelle planétaire. Un bouleversement des astres, pareil au renversement de l'archange et du dragon. Après la vision du monstre qui s'est dissipée dans le ciel, ils deviendraient plus fréquents les vertiges au milieu du pont de béton. Si Loyola se concentrait vraiment, verrait-il revenir les traits de son vieux pote Anatole, entendrait-il sa voix ? *Le secret de Bruxelles, c'est l'ange-démon de son totem*. Il essaierait de se rappeler une situation bien précise, un certain ciel, eux deux en arrêt sur ce pont. Là-haut dans les nuages, un monde à peine visible, aussi grouillant que celui de la ville, et des léviathans pouvaient s'en détacher, forêts en feu, océans démontés, continents en transe, dans une bouillie d'atmosphère fétide. Nul besoin de lever la tête pour deviner une telle apocalypse en gésine, tandis que gémissait le pont dans les remous de la grisaille bruxelloise. Comme alors tu t'accouderais à la rambarde métallique avec Anatole à coté de toi, lui adossé contre une balustre de pierre, en sorte que tu lui ferais face, mais que sa tête resterait floue, déjà celle d'une ombre écroulée, car tu saurais trop bien qu'il n'en peut plus de ce monde régi par la valeur marchande, et tu lui dirais : Reste encore un moment, j'ai besoin de te parler, tandis que ton regard plongerait vers la bouillasse où les traits d'Anatole refuseraient toujours de se recomposer.

Qui brandit sous mon nez ce serpent ? Je ne vois personne. Est-il tombé de la Tour, ou s'est-il envolé du canal ? Nul ne pouvait alors établir un lien quelconque, Messieurs-dames, entre d'inavouables terreurs enfouies depuis des millénaires, et le cirque de fortune appartenant à un négociant grec et à un financier levantin, où s'était exhibée une femme-serpent. Nul ne pouvait imaginer non plus l'émoi dans lequel Eva de Cuba, l'année précédente, avait plongé l'Europe entière. Il est hors de doute qu'elle y provoqua l'ébullition des esprits puisque, cette même année 1898, fut votée la loi reconnaissant de manière officielle une seconde langue en Belgique, et qu'un Emile Zola ne craignit pas de publier son célèbre « *J'accuse !* ». Un écrivain provocateur comme H.G. Wells avoua d'autre part que sa *Guerre des Mondes* lui avait été inspirée par le spectacle de cette créature infernale et divine, à ses yeux venue d'une autre planète. C'est ce que prétendait l'industriel russe Bielinski, tenant de l'auteur britannique en personne cette information qui avait bien fait rire Moïse Evangelista. Celui-ci, ne l'oublions pas, était devenu le gouverneur de l'île et, connaissant le président des Etats-Unis en personne, il avait mondialement consacré la réputation

sulfureuse d'un cirque ayant fait sensation lors de l'Exposition universelle à Bruxelles. Quelle meilleure publicité que le scandale ? Un scandale bientôt universel, alimenté par la disparition notoire de celle qui en avait été la cause. L'ancienne puissance coloniale éliminée par les nouveaux maîtres de Cuba, leurs troupes d'occupation fouillèrent en vain tous les recoins de l'Orient, sans s'aviser de l'évidence qui s'affichait pourtant sous leurs yeux. Mais je pérore, je pérore, Messieurs-dames, et j'en dis peut-être un peu trop qu'il n'est convenable cette nuit. Mon but n'est-il pas de vous divertir ? Oubliez donc les racontars d'un aède, menteur de grands chemins, qui s'en va reprendre un rôle de Titan de foire portant son globe de carton-pâte dans une autre histoire...

(*Nous seules, dévoreuses de cadavres, pour l'applaudir.*)

Atlas pivota lentement sur lui-même, tendu vers la tour sombre, comme si la boule sur ses épaules, à cet instant précis, devait arrêter pour toujours sa rotation dans l'espace infini. Qui a prétendu que l'auteur d'*Adieu Satan* n'aurait jamais existé ? Qui a tenté d'accréditer l'idée selon laquelle Anatole Atlas aurait été le prête-nom littéraire d'Isidore Isou, voire de Guy Debord ? Des mots lui traversaient la tête à toute vitesse, des mots chargés d'un sens non usuel, comme s'il n'était pas tout à fait revenu sur cette planète, mais en un lieu régi par d'autres dimensions. L'homme qui était mort se sentait transformé en l'autre de lui-même, cet être imaginaire arrimé à son dos tout le long de sa vie (peut-être était-ce plutôt lui, le personnage fictif, qui l'avait transporté), de sorte que ses deux moitiés (l'être réel et son double surnaturel) se fussent réconciliées ici, le long de ce canal, dans la figure du géant mythologique portant sur ses épaules et le globe terrestre et la voûte céleste. Oubliant ce double fardeau, l'homme qui était mort se redressa d'un bond.

Ses yeux s'emplirent d'une lumière intérieure tandis que le canal partait à la dérive, revêtant l'allure d'un mirage, qui lui donna bientôt l'illusion d'une mer lointaine à l'horizon de laquelle surgissaient deux îles, une dans les Cyclades, l'autre dans les Caraïbes. Enfin, tout lui revenait. Les yeux verts d'une femme comme deux mers où s'était baptisée sa vie. Et l'arbre primordial, ce figuier tropical dont les racines couraient sous les eaux océanes pour voir le jour sur chacune de ces deux îles. Eva ! Rien qu'un signe, en souvenir de l'au-delà !

Maiak

L'INSTANT QUI SUIVIT

J'ai vu, de mes yeux vu, le paradis.

J'avais encore en poche mon poème inachevé, cette nécropole hantée par les ancêtres depuis combien de millénaires ?

Il serait plus juste d'avouer que je l'ai à peine entrevu, cet au-delà qui se présentait là comme une radieuse assemblée d'âmes sans désirs, au comble du plaisir. Debout sur une barque, je l'aperçus en robe rouge, qui jetait en arrière sa chevelure blonde en éclaboussant le paradis de son rire. Le seuil de la lumière, je ne l'ai pourtant pas franchi. Car je m'attendais à tout sauf à comparaître ce soir-là. Ma nécrologie comporterait bien des lacunes, trop de trous dans mon curriculum. Comme je n'avais jamais rêvé qu'un destin favorable s'accomplît, jamais imaginé d'avoir place parmi les bienheureux, depuis de longues années ma défense était prête pour l'éventuel Jugement, mais en forme d'attaque. Je comptais affronter le tribunal des anges avec les armes de la révolte. Et puis ce sont des choses qu'on oublie. Vous y pensez quand vous êtes jeune, vous révisez votre copie à la maturité, le grand âge vous assigne d'autres urgences que l'éternité.

A l'approche de son centenaire, quand il vit se creuser deux méchantes rides aux coins de ses lèvres sèches, l'aède pensa que c'en était fini de l'adolescence. Les choses un peu sérieuses allaient enfin commencer.

J'ai entrevu dans l'autre monde un défilé de féeries sur cette passerelle de l'abîme où les fils du soleil sanglotaient sous la douceur fleurie des étoiles. Volutes et virevoltes surplombèrent la Tour en spirales venues du canal sous la divine présence de la lune en son ostensor de nuages.

Dans l'obscur aube sans soleil, pleine des mirages battant contre ses paupières douloureuses, il vit un arbre dressé sous la lune au bord du canal. Et cet arbre chantait. En lui. Dans ses veines. Et cet arbre dansait. Comme l'homme qui était mort se mit à le faire, nu et sans défense, levant haut les jambes avec une agilité juvénile, ainsi qu'aucune tour de verre au monde jamais n'aurait pu le faire. A moins d'avoir ingurgité tout l'ouzo des Cyclades et tout le rhum des Caraïbes.

(Après nous les mouches, disait une maxime aussi vieille que les pestes ayant ravagé leurs sociétés sans foi ni loi. D'excellentes justifications sociales rendaient alors nécessaires les courses au pétrole de la firme Noé, tous ses pavillons de complaisance intégrant l'hypothèse du sinistre dans le ratio des pertes et profits. Non moins indispensables au bien-être de tous étaient les tankers de l'information, ces vaisseaux de l'espace déversant chaque seconde leurs stocks électroniques, dont il n'était un crâne au monde qui fût supposé manquer de sa ration quotidienne. Mais qu'arrivait-il si les pompes à mazout se transformaient en distributeurs numériques de signaux à très grande vitesse ? Et si les téléphones mobiles de la société Panoptic, en forme de conques marines, se mettaient à dégorger de la benzine ? Ce fut l'un des cauchemars dont accoucherait l'interminable nuit du 16 juin 2004, que hanterait l'image de pétroliers satellitaires avariés larguant dans le cosmos une marée noire de signes imbuables. On tenterait bien d'exorciser ce mauvais rêve, de le remorquer au large, mais la cargaison funèbre reviendrait au gré des marées capricieuses et les navires maudits finiraient par sombrer, pour engluer de leur poison toutes les plages d'une civilisation. Fleurant l'odeur du pire, il se trouva trois êtres qui suspendirent le cours des astres cette nuit-là, trois êtres eux-mêmes issus d'une autre nef, laquelle n'est répertoriée sur aucun registre de l'espace et du temps.)

C'est d'une île mal connue que vient Juan-Luis de Loyola. S'il est un privilège que nul autre pays ne peut lui disputer, c'est le record mondial en bobards dont elle fait l'objet. Tout semble n'y exister que pour donner naissance à fables, légendes, mythes et spéculations en tout genre. Un fait y est pourtant indubitable, quelles que soient les opinions : l'habitude qu'ont certains de ses habitants de verser une larme de rhum dans leur café matinal. Ce goût, Loyola en a hérité de son père. Sans doute y a-t-il sacrifié une bonne partie de la nuit. Pour se remettre d'aplomb, il ajoute à sa tasse une large rasade, alors que l'envahissent les rumeurs de Santiago de Cuba, le parfum doucereux de la frutabomba, les taches rouges en étoiles de la flor de Pascua. Fleur de sang de feu de rubis dans la chevelure d'Eva de Cuba.

Quel rapport entre ta mère Aurore et cette nuit sans fin ? Vertige au milieu du pont, cette invisible frontière de Bruxelles. N'était-ce pas son rêve à elle, il y a si longtemps, face à la mer, de voyager un jour dans une ville au sommet de laquelle se trouvait l'oiseau-serpent primordial ? Bien sûr ta mère Aurore, dite Eva de Cuba, ne pouvait pas savoir quelle forme prenait cette créature des origines en haut d'un Hôtel de ville. Encore moins pouvait-elle imaginer que Bruxelles était le bout du monde, un terminus des âmes à la dérive. Aussi n'as-tu pas ouvert le carnet noir qui se trouve depuis neuf mois dans le coffre-fort, précieusement rangé à côté de la guabayera. PAS PRENDRE CONNAISSANCE AVANT LENDEMAIN 50 ANS. Le message incongru ne portait aucune signature. Par simple superstition, sans doute héritée de ton père, tu t'es bien gardé de trahir une consigne d'autant plus impérative qu'elle n'était assortie d'aucune obligation. Ce carnet noir, tu l'avais simplement glissé en lieu sûr sans plus y penser jusqu'à cette interminable nuit. Tout ramenait Loyola vers l'autre côté de lui-même, cette histoire d'avant sa naissance à laquelle un aède grec était mêlé. Le plus facile exercice, mettre un pied devant l'autre, le moindre travail de l'esprit devenaient extrêmement périlleux. La carte imprimée dans ta tête, celle des sept Pléiades crachées par les sept gueules du dragon figurant sept villes de la planète, ce roman fou qu'il vous était arrivé d'écrire dans les nuages, il y a trente ans, comme les millions de clichés que prennent à chaque instant tes yeux pour guider tes pas de vivant, tout cela se brouille en l'aurore qui ne vient pas. Peut-être ce vertige n'est-il pas une défaillance de ton corps. Peut-être est-ce la vérité qui a pris possession de toi. Le problème n'est pas seulement en toi : il est aussi à l'extérieur de ton corps. Il emplit l'atmosphère entière de la ville et du monde. Si ton corps fait faux bond, ce n'est pas qu'il se trompe. Non. Enfin, il commence peut-être à saisir.

Debout contre la vitre au dernier étage de la Tour, Loyola vient de se gifler d'une main le visage, renversant de l'autre sur la moquette le contenu de son pouce-à-crime. Il sort de sa poche un cigare, l'allume, souffle une bouffée sans pitié vers l'intruse invisible. Cela fait un moment que l'agace une mouche dans l'obscurité. Les fenêtres sont fixes, privées de tout système d'ouverture. Impossible de savoir d'où provient cet insecte au flair attiré par l'alcool sucré. Tu ne t'es donc pas résignée à errer dans le monde d'en bas, celui dont l'unique objet est d'être vu depuis les fenêtres, en haut ? Déjà cette scission du monde était combattue par mon père, aux temps héroïques de la revue *Potlatch*. Sanglantes médailles étoilant le corps d'Abel de Loyola... Bien sûr, leur analyse de la société moderne aurait à prendre en compte l'inversion qui s'était opérée. Ce seraient ceux d'en bas qui contemperaient un Show universel en levant les yeux. Mais n'avons-nous pas, à notre tour, inversé le processus, rien que pour donner tort à Debord ? Désormais, la piétaille s'offre aux projecteurs comme aux caméras satellitaires de la tour Panoptic et n'importe qui met ses vidéos sur le *web* en rêvant d'être une *star* au *top* de la *free underground rebel independant alternative trashy gore exhibition* ouverte à tous. Que s'est-il donc passé dans l'intervalle ? Cette foutue bestiole... Oui, depuis que tu es né, clown ! Est-ce que tu te vois, rampant immobile au sommet de cette falaise,

en train d'oublier la cadence de tes battements cardiaques et de perdre la chair qui enrobe tes os ? Tiens, fume, c'est du cubain !

Loyola, tâtonnant vers son bureau, se reverse une lampée. *Il faut construire l'hacienda*. La plus tangible trace de mon père, une allusion rapide à sa mémoire laissée par Yvan Chtcheglov, sous le pseudonyme de Gilles Ivain, dans les archives du mouvement lettriste. *L'hacienda où les racines pensent à l'enfant*. Ce texte légendaire, auquel Abel de Loyola ne fut pas étranger (jamais, non, jamais Anatole ne voulut croire que ma mère y était impliquée, malgré le vocatif explicite : « Et toi oubliée, tes souvenirs ravagés par toutes les consternations de la mappemonde...), ce texte serait recueilli quelques années plus tard dans le premier numéro de la revue *Internationale Situationniste*. Mon père, quant à lui, ne serait plus là pour la lire, à l'heure même où l'on me ferait fuir une île embrasée par la rébellion des esclaves nègres dans leurs champs de tabac et de canne à sucre, à laquelle il s'était identifié dès le 26 juillet 1953. Aucune voix humaine, jamais, ne porterait plus loin que la clameur de ce cadavre auquel manquait un œil, la colonne vertébrale brisée, dont le corps fut découvert à l'aube dans les branches d'un figuier tropical. Tout ceci vous paraît incroyable ? Prenons les choses autrement. Nous sommes à l'aube suivant la nuit du 26 juillet 1953. Mon père pendu dans un arbre, le corps criblé de balles, me sourit à travers la fumée du cigare que je souffle vers la tasse, au bord de laquelle va bientôt s'engluer ma petite visiteuse dans un océan de café au rhum.

(Ainsi, quand menaçait de se déployer sur Terre la grâce d'un ouragan du nom d'Eva, revint-il à un aède grec - à peine décédé - d'exprimer ce chapitre du poème universel en compagnie de deux autres aèdes fraîchement débarqués, connus pour avoir chacun rédigé son Odyssée, dont pour l'un se trouvait être anniversaire fatidique cette date du 16 juin 2004. Comme des Mânes errants, dégoûtés du sang des sacrifices que les hommes offraient à leurs dieux par milliers d'hécatombes, ils visitèrent l'aède mort depuis les profondeurs d'un fleuve qu'on ne repasse guère si l'on ne possède les ailes d'un diptère, choisissant dans cette ville une faille aux effluves pestilentiels donnant directement accès aux Enfers.

Grâce à mes antennes, j'ai pu capter le dialogue biscornu de ces deux âmes avant qu'elles ne reviennent de loin saluer une planète en mal d'Orient :

- Par la mâle mort d'Aurore...
- Aurore aux doigts de rose...
- Mâle d'Aurore met à mort la métaphore !
- Combien d'aurores encore à chevelure d'or ?
- Bien dit. L'or. Comment faire pour la bectance ?
- Nous avons en besace la pièce de monnaie la plus précieuse...
- Qui ait eu cours depuis la guerre de Troie...
- Sur les terres peuplées d'hommes doués de parole.
- Dollar, livre sterling ? Face de Gagame non ou de Mélasse-née ?
- Le visage d'un noble guerrier Troyen, sur une pièce de trois pesos.
- Tres pesos cubanos ?

- À son front luit toujours l'étoile d'Orient.
- Money money money, for two little has been.
- Oui, combien d'aurores encore...
- The most precious money the world has ever seen !

Si de tels propos, bien sûr, pouvaient jamais être tenus. S'il n'arrivait pas à un homme de confondre ses propres sanglots aux bourdonnements d'une mouche contre la fenêtre.)

Nul ne veut savoir combien d'innocence il a trahie. C'est de la Terre entière qu'il se sentirait responsable, fardeau que l'on délègue (à défaut d'autre croyance) au titan porte-globe. Mais quand Atlas – en personne – reçoit une balle en pleine tête ? Peut-être tout ceci n'était-il qu'un jeu de tir virtuel, quelque programme conçu là-haut pour divertir les vidéastes amateurs. Il éclata de rire les yeux fixés sur la Tour en surplomb du canal, d'où les coups de feu étaient partis. *Comme une mouche au bout du canon d'un fusil.* Ces mots lui vinrent à l'esprit, sans qu'il sût au juste pourquoi. Les mots... Rien d'autre que les mots pour défier la Tour ! Même le pire des romans, se dit-il, n'oserait offrir une telle histoire à ses dupes. Cette pensée le rassura. Dans l'aube toujours pleine de nuit, la tour Panoptic se mit à danser pour lui seul, une transe obscure dont les rythmes battaient en ses veines depuis cinquante ans. Elle tanguait sur un vieux *son* santiaguero. L'auteur de ce récit n'en menant plus trop large au sommet de la Tour, pensa-t-il, j'éclairerai moi-même l'objet de ses angoisses : ma relation avec sa mère, dans les semaines qui précédèrent le 26 juillet 1953.

L'aède fit un pas vers le canal et s'éclaircit la voix.

Mais d'abord, Messieurs-dames, les terreurs provoquées sur l'île par un mal inconnu, dont la cause ne pouvait résider qu'en une danseuse de cirque, une oiseau-serpent disparue l'année précédente à Bruxelles. Vaches, bœufs, veaux, chevaux, brebis, chèvres et basses-cours crevaient par milliers, couvrant le pays d'une puanteur de charogne. Le nouveau gouverneur Evangelista fut obligé de convoquer son ancien homologue Loyola dans son palais de Santiago donnant sur la place de la Cathédrale dédiée à l'apôtre Jacques, où grondait la foule des marchands de la ville. Un poison sans cause infiltrait le pain, le vin, les épices, les fruits, la moindre marmite chrétienne. Exaspérés par une malédiction sans remède connu, les colons se mirent à fouetter la négraille hurlante pour lui faire avouer quel démon d'Afrique était à l'origine d'un tel sortilège. Les esclaves en retour manifestaient une bonne humeur insolente – et même révoltante. Jamais

ceux qui étaient chargés de rythmer la récolte des cannes n'avaient frappé leurs tambours avec plus d'ardeur. Ne paraissaient-ils pas savoir que, doué du pouvoir de se transformer en oiseau, le serpent des origines échapperait à toutes les battues ? Mieux encore, ils semblaient n'ignorer rien des masques humains sous lesquels pouvait se dissimuler le malin. L'infernal venin n'en finissait pas de décimer les familles, tuant bêtes et gens, sans que prières dominicales et conjurations médicinales pussent faire obstacle au triomphe de la mort. Mais je m'éternise encore, Messieurs-dames, au risque de vous infliger à mon tour une infection mortelle, peut-être la pire de toutes, celle de l'ennui. Ne vous attristez donc pas si j'en reste provisoirement là de mon histoire, certain qu'un peu plus tard vous reviendra le goût de ce récit, car lui seul éclaire le mystère d'aussi cruelles ténèbres.

Sortant à peine de l'ombre, les toits de l'autre rive recouvraient lentement leurs couleurs grises ; la flèche lointaine de l'Hôtel de ville émergeait à peine de la nuit. Chacun verrait bientôt l'archange et le dragon de bronze ayant cessé leur éternel combat dans le ciel. Quelle heure pouvait-il être ? Juan-Luis de Loyola se penche toujours sur cette rambarde où, avec son vieux pote, ils évoquaient parfois le thème de l'apocalypse. Le regard plongé au fond du canal, il attend de savoir ce que pense encore la conscience inemployée d'Anatole. L'instant qu'il faut retrouver. C'est celui-là. Pourquoi ne pourrait-on faire machine arrière. Stopper le massacre avant que tout ait commencé ? L'avertir, le préparer. A ce qui n'est pas encore arrivé. Qui est arrivé. Je veux qu'Anatole m'aide. Je veux des mots pour donner du sens à ce qui n'en a pas. Sur ce pont de béton le ciel n'est pas seulement là-haut, chargé de tout son Léviathan. Je le sens sous moi, dans la boue du canal. Miroir sale où se reflète la façade énorme d'une Tour. Partout et nulle part. Mais c'est la voix d'un autre encore qui murmure en toi. Qui te prend à partie. Que ferez-vous de moi ? Il ne s'agit pas de mon cadavre. Que vous retrouverez à l'aube. Je veux parler des mots. Que je vous confie depuis des millénaires. Ne préparez donc rien pour ma pierre tombale !

Passer de son vivant le pont vers l'autre rive, c'étaient les mots d'Eva...

Juan-Luis de Loyola sent le plancher se dérober sous lui, venant de s'envoyer encore une rasade. Il s'abandonne au tangage de la Tour, tête renversée, la gorge remplie du breuvage qu'il vient d'ingurgiter, ce café au rhum dégoulinant en cascade le long de son menton pour poisser une courte barbe noire semée de fils blancs. *Je l'avais connu avec elle, ce passage, à boire les longs oublis d'une eau noire où s'explore l'autre côté du monde...* La voix lui parvenait par vagues au sommet de la Tour, issue de ce canal où n'en finissait pas d'expirer le vieux bougre ; pareille au bourdon d'une mouche, elle traversait les airs et montait jusqu'à son dernier étage en ondes murmurantes, venait mourir contre la vitre, puis déferlait à nouveau pour s'abattre sur son ordinateur Panoptic.

(En ces régions habitées par les ombres, aux extrémités de l'Occident...)

Mais oui, Messieurs-dames, il y a longtemps, très longtemps, que ne vous fut racontée une telle histoire. C'est qu'il ne s'agit pas ici d'un roman, comme on en voit tant, mais d'un récit véridique, portant sur des faits indubitables, dont le seul but est de vous faire passer quelques moments des plus agréables.... Déjà, ne voyez-vous pas quelque chose pâlir de cette infernale nuit ? Regardez bien... Ces fausses lumières que fait miroiter à toute heure la tour Panoptic... Leur éclat n'est-il pas terni par ce qui nous arrive ? Toute cette poudre aux yeux qui scintille aux vitrines de l'art et de la littérature, en serez-vous encore dupes quand reviendra le jour ? C'est par une telle nuit de l'esprit, peuplée d'autant de monstres et hantée d'aussi funestes psychoses, qu'un aède grec du nom d'Atlas arriva sur l'île où sévissait toujours l'invisible serpent. Notre voyageur, venu du fond de la Méditerranée, prétendit que ses poèmes n'ignoraient rien du commerce avec le royaume des ombres. Il fit son apparition dans la ville de Santiago. Ses dires illuminés produisirent plus d'effets que tous les coups de fouets assénés aux esclaves nègres. L'on put juger de leur bonne foi à la manière dont ceux-ci se massèrent sur la place de la Cathédrale, parmi les bourgeois de la ville, pour écouter l'histoire salvatrice narrée par cet étrange voyageur...

Plus tard, bien plus tard, Juan-Luis de Loyola se retournerait vers la Tour en surplomb du canal, où il avait passé la nuit. Dressée de toute sa masse noire, elle revêtirait la funèbre solennité d'une sépulture. Plus encore que la flèche de l'Hôtel de ville abandonnée par son archange et son dragon, cette tour imposait à la capitale d'Europe une puissance tutélaire. Les épaules de Loyola se tassent, il relève le col de sa veste. Quel trou noir que le canal de Bruxelles, brèche ouvrant sur un autre monde ! J'y vois le fleuve du temps qui défile, j'écoute l'espace dont

les méandres s'écoulaient à travers montagnes et plaines du cosmos. Dans cette écoute, il capte les voix profondes au fond de lui-même, venues des vagues battant la digue du canal. Où est la source ? Où le rivage ? L'aède est celui qui sent couler en lui le fleuve entier du temps. Il ne fait la course avec personne. Aucune stratégie de victoire ne l'anime. En chaque instant la source et l'ultime rivage. Et le vol des nuages. En chaque instant l'une et l'autre rives ainsi que le pont. Grâce à la magie des Pléiades !

Loyola s'écroule dans le fauteuil de cuir derrière son bureau. Ne serais-tu même plus capable d'écrire un roman, clown ? Avec le temps, il avait appris à écouter cette Tour. Palais resplendissant quand les choses allaient bien, noir donjon criblé d'oubliettes quand elles se présentaient mal, ses matériaux de métal et de verre lui semblaient d'excellents conducteurs de certaines ondes, ce qui justifiait la flatteuse inscription sur une plaque de cuivre à l'entrée de son bureau. Jamais encore, il n'avait pourtant vécu le phénomène d'une panne de courant générale, associée à d'aussi intenses transmissions de messages. Quelquefois, sans doute (à la manière de ces gens qui souffrent d'une jambe quand le temps va changer), la Tour pouvait se montrer sensible aux variations climatiques. Mais le cas était rare et ne survenait qu'à l'occasion de très graves perturbations cycloniques, peu fréquentes sous nos latitudes. N'avait-on pas annoncé la venue d'un cyclone erratique portant le nom d'Eva ? Une frayeur s'empare alors de Loyola : les magies de la *Santeria* ? Dans son esprit, celle-ci n'était guère séparable des sortilèges ayant émaillé la révolution cubaine. Or, jamais il n'avait succombé aux charmes douteux du vaudou tropical, pas plus qu'aux séductions romantiques de la guérilla dans la Sierra Maestra. Peut-être par secrète réaction contre son père, dont la figure se mêlait à ces deux ordres de mystères. *Il faut inventer l'hacienda*. Certes, nos frasques de jadis en faveur d'une révolution universelle, absolue, immédiate – pure de toute contamination surnaturelle comme de tout péché bureaucratique – n'étaient-elles pas dépourvues de certaine sorcellerie (l'*hacienda* fictive d'Anatole courait bien le long d'un fleuve d'Afrique, baignée par steppes russes et pampas d'Amérique, peuplée d'arbres magiques aux racines intersidérales, à mille milles de toute autre terre habitée), dans un monde qui commençait alors déjà de basculer. Vers quoi ? Bonne question – de ces questions qui n'attendent guère de réponses. C'est, en tout cas, ce que dut lui dire la mouche, qui trouva ce moment le plus opportun pour se mettre à vrombir intensément sur le bord de sa tasse de café au rhum.

(*Si les hommes pouvaient savoir tout ce que nos antennes ont capté depuis des siècles !*)

L'aède Atlas révéla que des puissances invisibles, sans doute les âmes de leurs propres ancêtres, lui commandaient de dire ça, et ça, et ça... peu importait au fond, pourvu que soit communiquée l'existence d'un pont entre les deux mondes... A la foule massée face à la Cathédrale, sous le

balcon du gouverneur Evangelista qui ne perdait rien des divagations du vieux fou, celui-ci claironnait que chaque mur, chaque rempart, chaque temple des lointains pays blancs devait être possédé par l'esprit d'un oiseau-serpent, de même que cet esprit régnait sur toutes les églises de l'île, pour la construction desquelles tant de peaux noires avaient été arrachées à leurs terres natales. Il suffisait de voir la grande peinture sur une paroi de la Cathédrale. Quelle que fût leur origine, chacun savait qu'au milieu du tableau, parmi les branches d'un arbre, l'oiseau et le serpent rayonnaient autour d'Eve d'une sombre lumière, dont était dépourvue l'effigie de Saint Jacques, le patron de la ville. Il n'était pas jusqu'à la Virgen de la Caridad del Cobre, dont Atlas n'affirmât qu'elle était une émissaire des divinités blanches et noires mêlées dans l'autre monde, qu'il convenait en conséquence d'honorer comme elle le méritait.

« J'ai entrevu dans l'autre monde un défilé de féeries sur cette passerelle de l'abîme où les fils du soleil sanglotaient sous la douceur fleurie des Pléiades... »

On dirait que la mouche parle dans son ivresse. Quelle autre option, pour Loyola, que celle d'ouvrir les frontières de son texte à ces mots clandestins ? Quand même, c'est drôle, ces mots qu'une mouche bombine au-dessus d'une tasse de café au rhum. Ils devraient lui servir, depuis qu'il se consacre lui-même à une frénétique production de pattes de mouche, indéchiffrable galimatias de fiction sur le site officiel de la tour Panoptic. D'ailleurs, il va l'y aider, puisqu'elle puise une si belle inspiration dans cet alcool. Vas-y, plonge donc, et continue comme l'autre à dicter des chants à hurler au sommet de ces ruines ! Toute peine de mort ne devrait-elle pas se voir commuée en art ou en littérature ?

... Ce qui, Messieurs-dames, fut fait. En vertu des pouvoirs que lui conférait l'autre rive, ajouta l'aède Atlas, il pouvait affirmer que, dès cet instant, l'oiseau-serpent mettait fin à la malédiction pesant sur la province d'Oriente. Rentrez donc chez vous, s'autorisa-t-il à leur annoncer, faites la fête jusqu'au matin, les sources de l'île sont à nouveau pures comme le sang des chèvres, des volailles et des porcs qu'il s'agit d'égorger sur-le-champ. Bientôt les coutelas s'enfoncèrent dans la gorge des boucs dont le chant rappelait la naissance de l'antique tragédie. Les peaux de toutes les couleurs défilèrent sur les places en liesse pour cueillir de leurs lèvres un peu de l'écume écarlate jaillissant du cou de ces bêtes et, dès le lendemain, s'entendit à l'aube comme jamais la prière du coq.

(*Je me mets à votre place, mes pauvres chéris, vous qui ne trouverez pas chaque numéro des plus drôles au grand cirque d'Eva de Cuba. Mais l'histoire d'Habanaguana fut-elle toujours comique au cours des millénaires ? Je me ferai petite comme une mouche pour vous glisser dans l'oreille toutes les informations nécessaires à la meilleure compréhension de mon spectacle. Et d'abord, il me faut ici réparer un oubli de l'aède, ce menteur de grands chemins. Besoin de vous bluffer ? Simple timidité ? Le plus important de son histoire, il a omis de vous le dire. C'est qu'en 1898, celui qui avait délivré l'île, pour sa récompense, fut banni de Santiago de Cuba. Comment les Théokratidès et les Evangelista se seraient-ils humiliés à le couvrir d'honneurs ? Réfugié à Baracoa, l'aède y découvrit que sa disgrâce l'y avait précédé. Les enfants lui lancèrent des pierres au visage, l'appelant « El Pelu ! El Pelu ! ». Sa tignasse d'anachorète lui valut un surnom dont ferait légende Baracoa durant cinquante ans. Ne lui en veuillez donc pas si l'aède Atlas répugne à rappeler cet épisode, qui s'avérerait pourtant crucial pour comprendre la suite. Car il se transmet partout qu' « El Pelu » jeta malédiction sur la baie, promettant que tous les projets qui y naîtraient avorteraient. De fait, au fil des ans, la presse de l'Orient se mit bientôt à fulminer contre le gouvernement de La Havane : « Baracoa en desgracia ! ». Selon la prophétie du Pelu, il ne fut pas une seule initiative économique prise en cette région qui n'échouât mystérieusement au cours d'un demi-siècle. C'est ainsi qu'une ligne de chemin de fer inaugurée en 1898 par Moïse Evangelista, qui reliait le rio Mata à la baie de Baracoa pour l'exportation des bananes et du cacao, périclita, subissant la concurrence féroce de l'United Fruits à Panama. La presse nationale s'en émut à l'approche du centenaire de José Martí, en 1953. Elle lança une campagne sur le thème : « Hay que terminar en el Centenario de Martí con la maldita maldición del Pelu ». Un article en particulier fit sensation, déjouant la censure en courrier des lecteurs de La Nación. Il rappelait que la tragédie d'abandon et de douleur, de misère et de mort dont était frappée Baracoa, tierra bendita y hospitalera, semblait confirmer la fatale malédiction historique de ce missionnaire appelé « El Pelu », qui en 1898 vagabondait par nos rues, traînant derrière lui des nuées d'enfants qui le sifflaient et lui lançaient des pierres, dont une l'atteignit à la tête. L'article en tirait argument pour dénoncer la crise de chômage où se trouvaient plongés les travailleurs portuaires de Baracoa, ne sachant où trouver un quignon de pain pour nourrir leurs enfants. Appel était lancé à tous les souscripteurs de l'Union Light & Power Co – dont vous connaissez les principaux actionnaires – pour qu'ils se réunissent avec l'Alcalde municipal afin de défendre les intérêts de la ville. Une exhortation était enfin lancée à la jeunesse pour qu'elle participe au combat, chaque fois qu'il s'agira de défendre ses intérêts exigeant paix et progrès, pain et travail, qui est ce dont elle a besoin. L'article était signé par le Delegado del Sindicato General de los Obreros Maritimos : Abel de Loyola.)*

Juan-Luis de Loyola n'espère plus l'aurore. Il ne sait pas encore – peut-être a-t-il oublié – que ses pas le conduiront – l'ont conduit ? – du côté du canal. Quand le paysage urbain se dévaste à chaque pas, mieux vaut forcer l'allure. Qui viendrait me chercher ici ? Sur ce pont de béton, entre deux déferlantes, mon existence entière se trouve entre parenthèses. A l'abri de tous les siècles, accoudé contre ce parapet dans une vapeur d'intemporalité, je contemple l'interminable muret du Malecón... Loyola guettait toujours le moment du vertige, la jouissance de la chute. Il attendait l'écroulement de son être au bas de ces milliers d'étages de verre. Il espérait l'explosion qui tardait à venir, une catastrophe miraculeuse grâce à quoi son ombre marcherait le long de cette mer sur un chemin qu'avait emprunté son père. *Quien anda ?* Loyola sursaute. Non, ce n'est pas la formule qu'emploierait un flic ou un garde-frontière en ce pays. Cette interpellation qu'il vient d'entendre, elle ne peut lui avoir été lancée par personne d'autre que lui-même. Assommé par l'alcool, il avait égaré tout ce qu'il pouvait lui rester de raison, perdu dans la réverbération de ses vieilles chimères. Seul, vraiment seul dans Bruxelles archipélagique, sans autre attente que celle du jour à venir, de l'aurore qui se dilue, des étoiles en partance et peut-être d'un nouveau signe apocalyptique. Oui, c'était le plus souvent sans raison précise qu'ils s'arrêtaient sur ce pont, jusqu'à ce qu'un signe les libère, quelque nuage non pas en pantalon comme pouvait en voir Maïakovski, mais en forme de dragon crachant ses flammes vers la place des Quatre Evangélistes, pour vous rappeler que même si vous étiez l'un et l'autre hostiles à l'art et à la littérature, il se poserait sans doute un jour la question, non de raconter sa vie ou de faire plus ou moins aimable figure dans un roman, mais de livrer une expérience au sens le plus fort (quelque chose comme un mythogème, pour employer les mots de son grand-père), auquel cas ne convenait-il pas de répéter son rôle ? Anatole pouvait alors lever les bras au ciel et prendre une voix nasillarde pour imiter celle du prêtre au Collège du Sacré-cœur, s'adressant à l'oiseau-serpent représenté par les deux figures de bronze en haut du totem de l'Hôtel de ville : « Bienheureux Michel, Archange, défends-nous à l'heure du danger. Sois notre sauvegarde contre la malice et les pièges du démon ; ô prince des célestes légions, que Dieu aide ton bras à précipiter Satan aux enfers, et avec lui ces autres esprits du Mal qui errent par le monde pour la ruine des âmes... »

Il me faut à présent, Messieurs-dames, prendre congé de vous. Véridique est l'histoire que je vous ai narrée. L'aède Atlas ne fut pas des convives au palais du gouverneur où Moïse Evangelista célébra, dans un mémorable banquet, le temps de l'harmonie revenue. Faut-il vraiment que je vous énumère les noms des principaux invités ? L'important fut que les discours après boire ne présagèrent pas que ne revinssent de tels vents de folie. C'était, aux dires des notables que vous connaissez, comme si la fièvre des rébellions périodiques habitait le sang de ces gens-là, fièvre en droite ligne héritée de leurs origines cannibales et dont les médecines sociales ne

tempérait jamais l'ardeur que pour un temps... Ne se souvenait-on pas des révoltes d'esclaves ayant éclaté juste un demi-siècle plus tôt? Cinquante ans plus tard, il était à prévoir que les ébullitions sauvages reprendraient le dessus par de nouvelles fureurs qu'il faudrait encore juguler dans le sang, quelque répugnance qu'on pût en éprouver. Ainsi, lors de ces journées historiques de 1898 (dont fut témoin une petite fille rêvant de voir un jour le retour de sa mère), était-il permis d'imaginer que les effets de ce mal endémique, à paraître s'endormir pendant les cinq décennies à venir, ne s'en réveilleraient qu'avec plus de fureur, aux alentours des années cinquante, lesquelles engendreraient une dictature sanguinaire nécessitant de recourir à des ruses nouvelles. Ainsi, mais je m'égarerai, outre l'aède Atlas, ferait-on sans doute appel aux distingués services d'un Théokratidès et d'un Evangelista, pour que dans ce trop prévisible tourbillon surgisse un Loyola dont la semence, un autre demi-siècle plus tard, jaillirait au sommet d'une Tour à Bruxelles.

Juan-Luis de Loyola se lève à nouveau, son visage reflété par l'immensité noire du vitrage. PAS PRENDRE CONNAISSANCE AVANT LENDEMAIN 50 ANS. Comme un refrain bouffon lui revient le message accompagnant ce carnet noir en sommeil depuis neuf mois dans le coffre-fort. Les astres y auraient-ils déposé quelque chiffre secret ? Rien ne te fera l'ouvrir avant que ne revienne le jour. Pour le reste... Faire de cette histoire un roman... Ce ne serait jamais qu'accomplir le cycle. Un dernier tour à la roulette (oui, tout avait commencé dès avant ta naissance par une affaire de casino, là-bas, du côté de Santiago de Cuba). D'autres que toi demain pourront en ramasser les gains. Tu vois ? Ces fils blancs dans ta tignasse de guérillero, c'est lui, ton père, ne plisse pas les yeux, je veux te contempler, toi le Jaguar du Jaguëy, ta cervelle déchiquetée par un poète ayant connu ta mère avant ton père, ici comme là-bas, mémoire oiseau-serpent boueux du canal où a plongé cette nuit l'aède grec, mais c'est toi qui pars en morceaux, tu t'écroules sur la piste aux étoiles et tu as peur, clown, peur de ce brave mort, bientôt toi non plus tu ne seras plus là, ne pleure pas, ça va passer, tout ira bien, tu ne te souviendras plus de rien grâce aux consolations d'une mouche dans la tasse de café au rhum.

(On voit d'emblée – lui suggère la mouche – qu'il s'agit ici moins d'un roman que d'un témoignage authentique. Tous les noms y seront vrais, leur éventuelle ressemblance avec des faits ou personnages réels ne relevant d'aucune coïncidence. En guise de preuve, s'il fallait n'en fournir qu'une seule, chacun peut vérifier l'histoire d' El Pelu au musée de Baracoa – province de Guantánamo. Et pour la part du songe ici présente, il faut se rappeler ce qu'elle était dans la culture de ces Indiens taïnos auxquels appartenait Eva de Cuba : une façon de voir en dormant.

Une seule exception concerne la figure centrale de ces pages. Il était rare, sous ses latitudes originaires, que l'on fût appelé par son vrai nom, lequel était un secret jalousement gardé sous la cendre d'un feu sacré millénaire. Probablement se contenta-t-il d'une appellation symbolique, désignant pour tous les futurs un lien nécessaire entre l'Anatolie et l'Atlantide. Vous qui me lirez demain dans des conditions viables à l'échelle planétaire – c'est-à-dire, au-delà du cannibalisme impérial et de la Grande Guerre entre Occident et Orient – retenez que cet aède répondait à l'harmonieux pseudonyme d'Anatole Atlas, et que ce témoignage clôt un cycle romanesque au long cours, une épopée-tragédie-farce dont l'auteur seul restera fictif : une simple mouche. Avant d'entamer son dernier tour de piste, l'homme qui était mort flottait donc à égale distance du rêve et des images qui passeraient pour la réalité de son ultime nuit sur Terre, celle du Jagüëy.)

Ave Eva

*Un chapitre que peut sauter quiconque n'a guère
d'opinion favorable sur le point de vue d'une mouche.*

*Il n'y aurait pas d'arbres
Ni tout ce que le cycle des racines aux fruits signifie
Si la Terre ne s'était nourrie
Si l'eau n'avait ruiselé
D'Eva de Cuba*

*Qui avait la peau noire
Une chevelure blonde et les yeux verts
Sans savoir pourquoi*

Eva de Cuba flotte sur cette histoire. Comme une acrobate qui. Dans un cirque à moitié obscur. Avant que les spectateurs n'y soient admis. Présenterait de nouveaux. Périlleux. Exercices de voltige. A un parterre de connaisseurs. Que je devine réunis. Dans le cerveau de Juan-Luis de Loyola.

*Quand elle conçut Eva sa mère était oiseau
Serpent quand elle l'engendra*

De mes yeux d'experte. Je suis seule. A la voir évoluer dans l'ombre. D'un crâne. En ce moment. Sachant qu'Eva entrera bientôt en scène. Même si son vol. Agite les pensées. De mon compagnon de nuit.

*Dès avant sa naissance
Dans l'œuf*

Eva dansait le mambo et le cha-cha-cha

Si l'on pouvait mesurer. L'activité oculaire. D'une mouche. Les oscillations de son âme. Tous les efforts qu'impose. Un tel destin. En essayant par jeu. De calculer l'incalculable. On obtiendrait une grandeur. En comparaison de quoi. La force dont Atlas a besoin. Pour soulever le monde. N'est rien.

*Eva savait depuis toujours
Combien l'axe du monde soutenu par Atlas
Etait au-delà
De tous les horizons*

Croyez-moi. Les idées d'une mouche. Ne sont pas des chimères. Elles sont des réalités. Non encore nées. Ou de longtemps oubliées. Par les hommes. Souvent puisées. A la source de leurs livres. Dont ils ont perdu mémoire. Combien d'ouvrages décryptés. Depuis tant de siècles. Par notre studieuse confrérie ?

*Dans le cirque biblique
Dont elle fit son existence
Eva joua le rôle de la femme des origines
Et celui de l'oiseau-serpent
Non sans s'offrir en outre
Comme le fruit de toutes les tentations
défendues*

Pommes d'or. Toison d'or. Motifs de toutes leurs guerres. Moteur de leur histoire. Ainsi. Nous savons qu'être homme. Ne peut signifier. Que le devenir. En retrouvant l'oiseau-serpent. Et qu'ils ne sont. En somme. Au mieux. Que sur le point d'être hommes. Séparés dans leurs têtes. En saints et en démons. En anges et dragons. Dieu lui-même. Peut-il parler. Des hommes. Sur un autre mode. Que le conditionnel ?

*C'est dans l'île du diable
Qu'il créa la forme primordiale
Toujours en devenir
Celle de l'oiseau-serpent
Dieu façonna son corps avec de l'argile
Prélevée sur une montagne rouge
Aux extrémités orientales de Cuba*

C'est ce que mes yeux. Aux mille faces. Voient. A cette fenêtre. Au-dessus de la ville. Face au compagnon de ma nuit. Qui se tient là. Devant son ordinateur Panoptic. Armé de l'épée du prestige social. Comme un saint. Tue le dragon. De sa mémoire. Plein du désir. D'affronter toujours. Un homme mort. Et Dieu sait aussi. Combien nous les connaissons. En profondeur. Les morts !

*Chaque nuit renouvelait pour elle un même rêve
Celui d'un cirque avec ses jongleurs et ses fauves
Ses clowns et ses acrobates*

Et surtout son oiseau-serpent

Qu'une immense nef eût emmenés vers l'île

Venus d'au-delà des mers

Comment lui dire. Ce qu'ignore encore Loyola. Cette partie de son histoire. Bien avant le 26 juillet 1953. Comment lui dire qu'Eva naquit d'un œuf. Ayant roulé de siècle en siècle. Jusqu'en l'année 1897. Quand l'oiseau-serpent. Sa mère. La déposa sur l'île. Avant de s'envoler. Dans un grand cirque. Vers Bruxelles. D'où elle ne reviendrait jamais ?

*Chaque matin ramenait cette image à l'irréalité vaporeuse des songes
Dès que l'aurore pointait
Le cirque se volatilisait*

Et elle restait seule

Aux premières lueurs du jour

Voyant se dissiper le chapiteau

Qui s'était dressé triomphalement dans sa vision nocturne

Sur l'horizon de la mer

Grâce à moi Loyola. Voit sa vie d'un autre œil. Son crâne devient monde. Où se lient les espaces et les temps. C'était son rêve à elle. Il y a longtemps. Face à la mer. De voyager un jour dans une ville. Au sommet de laquelle. Dansait sa mère. Même si elle ne pouvait. Deviner. Quelle forme exacte. Avait prise. L'oiseau-serpent. Au sommet. De l'Hôtel de ville. De Bruxelles.

Car on lui avait bien dit qu'une ville au-delà des mers

Portait au sommet de sa plus haute tour

Les figures d'un être à la fois pourvu d'ailes

Et s'entortillant comme un serpent

Loyola parle dans sa tête. Et j'entends tout. Il remue en lui des pensées. Qu'il ne voudra. Qu'il ne pourra. Jamais formuler. Rien d'aussi difficile à rendre. Qu'un homme qui pense. Le monde entier qui va et vient. Ses multiples aspects. Qui se recomposent. Dans une pauvre tête. Humaine.

Nous cherchons tous un paradis

Tous nous avons souvenir d'une langue oubliée

Celle d'Eva quand elle disait avec des mots

Nul ne sait de quelle origine

Bien avant le cirque Noé

Je suis l'oiseau-serpent du paradis

Comment la description d'une telle activité. Celle de penser. Ou de rêver. Ne serait-elle pas ennuyeuse ? Impossible d'attraper le moment. Où l'on passe du personnel. A l'impersonnel. Ce pourquoi les penseurs. Et les rêveurs. Donnent aux écrivains. De tels soucis. Qu'ils préfèrent. Eviter. Ce genre de personnages.

*Le corps d'Eva depuis des siècles
Paraissait attendre quelque chose de lumineux
Comme un bain d'aurore
Sur une plage vierge du Nouveau monde
Cette terre que le grand amiral de la mer Océane
Avait décrite comme la plus belle
Que les yeux humains eussent jamais contemplée*

Mais une telle prouesse. N'est pas hors de portée. De la confrérie des messagères. Espionnes ailées. Entre les mondes. Que je représente. Cette nuit. Dans le bureau de Loyola. Triant au milieu des idées. Qu'il ose exprimer. Celles qui sont rejetées. Comme autant de feuilles mortes. Ou comme les feuillets. Echappés d'un livre. Animé par mille inspirations. Mille pensées. Qui appartenaient à un autre.

*Peu d'années s'étaient écoulées
Depuis la naissance d'Eva*

Qui avait éclos de l'œuf

*Déposé dans un coin du cirque par l'oiseau-serpent
C'était en l'an de disgrâce 1898
Le président Théodore Roosevelt venant de déclarer
« L'américanisation du monde est notre destinée »*

Le cirque n'est-il pas. Depuis Noé. L'un des lieux d'élection privilégiés. Par Dieu. Pour le salut de ses créatures ? Loyola voit le dôme. A l'intérieur de son crâne. D'un vaste chapiteau. Qui s'élève. Magnifique. Au milieu d'une place. Aménagée pour foires et marchés. A son fronton. Un nom célèbre. En lettres multicolores. **NOÉ**. Eva pénètre. Le cœur battant. Dans l'ombre de la piste aux étoiles. Où les illusionnistes. Sont entrés en scène. Eva ouvre grand les yeux. Magiciens. Equilibristes. Trapézistes volant dans les hauteurs. Nulle part. Eva ne reconnaît. L'oiseau-serpent. Sa mère. Qui l'avait couvée là. En 1897. Avant de s'embarquer. Au-delà des mers. Où le cirque était attendu. Sur la grand-place de Bruxelles. Pour l'occasion. De l'Exposition universelle.

*Ainsi tout se relie
Dans la vie de n'importe quel homme
Chacun nous avons une île natale
A l'extrême de l'Orient
Découverte ou non par un Cristobal Colon
Aux confins de notre Occident
Fragment du bloc de l'Est
En un crâne où n'est plus que l'Ouest
Car nous avons perdu l'**hacienda***

Il était alors. Sous le grand chapiteau du monde. Un homme à tout faire. Portant un globe terrestre. En carton-pâte. Qui explosait gaiement. Faisant surgir la femme-oiseau. Dont les évolutions aériennes. Enchantaient le public. Avant qu'Eva ne se pose. Délicatement. Sur la branche d'un arbre. Où son corps se lovait. Se changeant en serpent. Pouvait-elle enrrouler sa proie ? Cracher sa poche à venin ? Elle n'en faisait rien. Car elle ne pensait jamais. A mal. Des tristesses qu'elle avait connues. Des humiliations subies. Elle effaçait les cicatrices. Prompte à changer de peau. A se laisser pousser d'autres ailes. Elle qui avait la peau noire. Les cheveux blonds. Et les yeux verts. Sans savoir pourquoi.

*Elle voyagerait toujours
Comme une étoile
D'une rive à l'autre
De son océan mental
Celle dont la chair de nuit
Répondait aux mèches blondes ornées de coquillages
Et dont les seins étaient comme deux grappes de fruits
Gonflés d'une sève inconnue*

Elle voyagerait toujours. Pour qu'une fille de ses filles. En juillet 1953. Rencontre l'aède. Sur une île des Cyclades. Et l'emmène avec elle. Vers les Caraïbes. Afin que s'accomplît le destin. De l'Indienne Habanaguana. Dans cet *Eva's Bar* de La Havane. Où n'importe quel crétin. Pouvait cracher ses conneries. Et la première mouche. Venue d'Hiroshima. Qui passait par là. Tout écouter. Comme depuis cinq cents ans. Pour le rappeler. A Loyola. Cinquante ans plus tard.

La chanson d'Habanaguana

Se chante comme une habanera

Sous les illuminations nocturnes

De la plus haute tour

Où le canal de Bruxelles

Agite les ombres

D'une lanterne magique engloutie

Moi seule vous dirai donc. L'étrange relation. Nouée jadis. Entre l'aède et Loyola. Pour écrire un livre. A deux voix. Auquel se superpose un autre livre. Celui que vous êtes en train de lire. Moi seule vous révélerai. Qu'il s'agissait d'abord d'une trilogie. Dont le titre d'ensemble devait être. Le nom de code soviétique de l'aède :

MAÏAK

Qui d'autre qu'une mouche. Envolée d'Hiroshima. Connaît donc le fin mot. De toutes les histoires ? Qui d'autre pourrait vous expliquer. Que dans un manuscrit. Vieux de dix ans. Se trouvait déjà le passage. Vers ce roman ?

Voici la ville plongée dans les ténèbres avant les premiers nuages de l'aurore. Une rumeur est portée par la brise qui souffle sur les eaux noires, une rumeur musicale rappelant celle d'un cirque ou d'une fête foraine. Le cirque n'est-il pas, depuis Noé, lieu d'élection privilégié par Dieu pour le salut de ses créatures animales, de sorte que la simple mouche pouvait dans l'arche converser en langue primitive avec l'oiseau-serpent des origines ? C'est Noé qui invente le principe de la ségrégation des races, par l'absurde condamnation de son fils Cham, coupable d'avoir vu la nudité du premier patriarche quand celui-ci se fut dévêtu sous l'effet de l'ivresse. Là-dessus se fonde l'Histoire, long périple au bout duquel commence notre histoire. Il y sera naturellement question du pacte entre deux hommes – Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista – à Cuba, en juillet 1953, dont il se déciderait que le chimique et l'électronique seraient les deux voies d'émancipation de l'humanité. Leur contrat faisait suite à une autre rencontre, un bon demi-siècle plus tôt, entre quatre hommes cette fois, d'où découlerait le destin d'Aurore Théokratidès, dite Eva de Cuba. C'était au temps où, dans les îles tropicales, on accusait les descendants de Cham d'être à l'origine de tous les maléfices et de jeter un sort aux plantes, aux bêtes et aux gens, selon que le malheur frappât la flore, la faune ou la seule race humaine ayant depuis Noé trouvé grâce aux yeux du Tout-Puissant...

Deux volumes en parurent. Les années passèrent. Et le projet fut laissé en plan. Mais demeurait un étrange contrat. Suggéré par Loyola. Qui ne voulait pas abandonner. Son principal protagoniste. Le petit-fils de l'aède. Portant même nom que lui. Compagnon de jeunesse. Il s'agissait d'enchevêtrer. Leurs vies respectives. Dans un livre monstrueux :

L'Ombre des Ancêtres oubliés

Oui. Le GRANDOEUVRE. D'une époque. Dont moi seule sais. La tournure qu'il a prise. N'ignorant rien des pensées de ce Loyola. Tandis qu'il mélange à son gré. Souvenirs et oublis. Comme font tous les hommes. S'appropriant. L'Ombre d'un autre. Où l'on ne démêlerait plus. Des siens. Les pauvres ancêtres oubliés. De l'aède. Pour emporter. Sans doute. Le prix Panoptic. Manipulé par ses soins. Qui serait attribué au livre. Obéissant le moins. Selon son règlement. A la logique des machines. Par quoi toutes les œuvres en compétition. Auront été numérisées. Ce qui veut dire. Victorieux pendant le jour. Par un usage rationnel de la technique. Et vainqueur après la tombée de la nuit. Grâce aux magies de l'aède. Loyola lui-même assurant la transition. Via sa société de production

Oiseau de Minerve

Celle-là même. Qui produisait hier soir. L'émission

LES DOUZE DIEUX DE L'OLYMPE

Le contrat noué voici dix ans. Stipulait son annulation. Au cas où la trilogie n'aurait paru. Dans la décennie suivant sa signature. Et arrivait à terme. Le 16 juin 2004. C'est-à-dire cette nuit. Au cours de laquelle. Devant mes yeux de mouche. Un homme se bat. Sur le clavier de son écran.

Pour faire un mauvais sort

À ce vieux supporter du Panathinaïkos

Qui pourrait lui offrir la gloire. Ce ne serait jamais. Qu'un tour de passe-passe. Une astucieuse manipulation. Parmi d'autres. Un simulacre. De fête foraine.

Une

voltige

d'Eva

de Cuba.

Dits de la chevelure des Pléiades

Autrefois les êtres avaient l'oreille très sensible. D'une rive à l'autre des mers, ils pouvaient écouter la musique émise par mes antennes. Livrées aux vents mes paroles traversaient alors les océans, mes pensées volaient d'Orient en Occident : chacun pouvait entendre mes frondaisons vibrer de part et d'autre de la grande eau. C'est ainsi qu'il n'eût été nécessaire à personne de s'astreindre à contempler des écrans Panoptic pour capter le message que je vous délivre aujourd'hui. Même si quelque chose – quoi ? – m'empêche de comprendre, impossible de ne pas m'obstiner dans ma tâche de médium entre les deux rives.

L'histoire que je vous propose d'écouter remonte aux plus lointaines origines. Par spirales concentriques, mes lianes resserrent leur étreinte sur le demi-millénaire où s'invente un Nouveau monde, non sans agripper au lasso les dernières cinquante années. Deux générations. L'espace allant de Socrate à Aristote. Une histoire qui part du temps où la pensée put être pensée – mais sous forme de prose, moins primitive que la poésie – pour aboutir à cette époque où la non-pensée ne peut plus être que non-pensée. Gigantesque parenthèse prosaïque ayant exclu le poème, ou l'union cosmique de l'oiseau-serpent. Mais celui-ci n'a jamais quitté le nid de mes branches et de mes racines, y prenant feu puis renaissant de siècle en siècle. Il n'a jamais suspendu son vol incendiaire dans l'histoire – l'Histoire ! – des hommes. Même et surtout pas quand, épouvantés par son absence, ils tournèrent leur adoration vers des ombres qui les hallucinèrent sous mille formes de rapaces et de reptiles sanguinaires. Même et surtout pas depuis qu'un tel monde est hamletisé par des spectres chimiques et électroniques. Non, malgré toutes ces démences, l'oiseau-serpent des origines jamais n'a cessé de vous déclarer sa flamme en inspirant des histoires comme celle que je vous raconte.

Et d'abord, ce dragon écaillé tel un monstrueux poisson surgit du canal, gueule incendiée par les coups de feu tirés depuis le sommet de la tour Panoptic, ainsi qu'il apparut aux yeux de Juan-Luis de Loyola. Des serpents de flammes sortent de ses narines en répandant leurs effluves pestilentiels. Dans sa gueule brillent les clés de la ville, s'il est vrai que les dents de ce dragon, dit-on, fondèrent l'enceinte première de Bruxelles. Voyez-vous où mon histoire vous convie ? Non ? Le jour se rêve encore, l'aurore voyage sous les eaux. Là-haut, cime des cimes, la flèche d'un Hôtel de ville gothique paré d'or lance le cri désespéré de son archange. Où donc est passé le diable, ce dragon familier dont le cœur saignait depuis des siècles sous son épée flamboyante ? Contre quoi, désormais, protéger un demi-milliard d'âmes, en cette capitale du Vieux continent ? Contre quels sortilèges du Malin ? A moins que le dragon lui-même ne soit devenu soudain l'ange exilé, quand le messager de Dieu ne représenterait plus qu'une puissance démoniaque ? Allez savoir ! Il pleut, comme toujours, sans bruit, sur Bruxelles et ses milliers de chapelles. Temples, palais, théâtres dorment encore sous leurs multiples dômes babéliens. L'heure était venue pour deux âmes de se mettre en voyage. L'une vers l'Occident, l'autre vers l'Orient. L'une et l'autre, à des époques différentes, ont conçu le périple d'Ulysse.

Leurs voies souterraines se croisent ici, dans la capitale d'Europe. Te souviens, fille du roi Phénix, des anciens fastes du Levant ! Depuis le royaume des ombres, et tout au long de cette histoire, deux infirmes des yeux nous éclaireront sur l'énigme de l'ange et du démon de bronze, figures de l'oiseau-serpent primitif. A leur suite, nous pénétrerons au cœur d'une métropole où la vie ne grouillera plus des sacrifices consentis à la lumière du jour.

Sans doute ces mots de feuilles, de lianes, de racines et de branches auront-ils du mal à frayer leur chemin vers un lecteur d'aujourd'hui, plutôt retenu par les shows de la tour Panoptic, tels qu'il s'en donnait un hier soir au stade d'Anderlecht. Flottait au vent l'emblème du lion, logo d'une firme de vivres avalée par la banque Noé.

— Pas de panique avec Panoptic ! Voici notre grand jeu

LES DOUZE DIEUX DE L'OLYMPE

Loyola Loyal, en smoking de flanelle blanche à gilet d'argent et cravate d'or, une fleur écarlate à la boutonnière, apparaît sur la pelouse tandis que les trompes impériales retentissent. A bout de bras Loyola tend la coupe du vainqueur. Il s'avance vers les deux cages disposées autour du rond central, où les fauves et les douze héros du soir, dans leurs enclos respectifs, attendent le début de la joute, si l'on en croit leurs images en gros plans diffusées sur l'écran géant du marquoir. Un parcours du combattant périlleux entoure les geôles de métal, composé de douze étapes séparées par montagnes glissantes et toboggans piégés, plans d'eau à franchir en déséquilibre et obstacles à n'en plus finir. A chaque étape, une tête de dragon que les dieux devront arracher et jeter à travers des cerceaux enflammés pour espérer gagner la coupe, explique Loyola Loyal en se tournant vers des gradins où un faux ciel azur se confond avec la mer de l'Odysée. Découpé sur ce bleu profond, le décor d'une cité grecque aux colonnes surmontées de leurs divinités de plâtre. « Sportifs multimédias, stars de la télé, déesses des podiums ou héros anonymes, ils seront douze à tenter la grande aventure », clament les haut-parleurs alors qu'une caméra sur grue fait son looping au-dessus de la foule où des ambassadeurs professionnels braillent en agitant les bras pour faire monter l'enthousiasme high-tech.

L'essentiel de ce que pense Juan-Luis de Loyola réside en ce qu'il s'abstient de dire, au moment même où toute sa concentration lui serait nécessaire, mais se trouve distraite par une mouche qu'attire son visage maquillé ruisselant de sueur près d'une grille entre les barreaux de laquelle bâille une gueule paresseuse. « Nos dieux d'un soir seront d'abord Hercule affrontant le lion de Némée, qui avait été envoyé par Héra pour terroriser la vallée de l'Argolide, où l'on ne disposait pas encore de portables Panoptic !... » Au clignotement d'un téléphone mobile géant sur l'écran du marquoir, la clameur de la foule s'élève des gradins mitraillés par les cameramen téléguidés au casque. « A vrai dire, nos deux premiers candidats seraient tombés du ciel s'ils n'avaient pas surgi des entrailles de la terre. Providentiel cadeau des dieux, dans l'esprit même de notre coupe ! Deux concurrents officiels nous ont quittés il y a peu, victimes l'un et l'autre d'une

piqûre d'insecte, et durent être remplacés au pied levé. Nous avons le plaisir d'accueillir à leur place deux parfaits inconnus, dont la sélection s'est imposée voici quelques minutes... Je vous prie d'applaudir bien fort nos deux amis Omer et Jim ! »

— Il faut beaucoup ramper sous terre...

Un petit homme chauve à l'imposante barbe blanche et un grand moustachu à lunettes noires sont conviés par les dompteurs à franchir le sas entre les deux cages, le premier s'avancant tel un somnambule en plein rêve, bras levés à l'horizontale, vers un lion qui l'inspecte avec la curiosité d'un maître animal pour quelque phénomène échappant aux lois de la nature.

— Avant de goûter aux fruits de lumière !

Qu'ont-ils murmuré dans le micro sans fil, qu'ont capté des millions de télévoyeurs ? Loyola Loyal n'en a cure. Il brandit la coupe. « Ce redoutable fauve se nomme Ulysse, et nos champions devront placer leur tête entre ses crocs ! » La foule pousse une clameur puis retient son souffle, comme à l'instant d'un penalty. Sur l'écran du marquoir, un fouet claque. D'un bond le fauve prend position sur son tabouret de cirque. Tel un vieil acteur, exhibant ses canines en rugissant, il aventure un coup de patte dans l'axe de la caméra. Des cris épouvantés s'élèvent des gradins. « Silence dans les tribunes ! » Le vieillard à barbe antique s'approche d'Ulysse. Leur face à face est aussi bref que celui du tireur et du gardien de but. Une feinte de corps et des deux mains il écarte les puissantes mâchoires, y glisse son crâne lisse, attend quelques secondes puis retire sa tête de la gueule. Un fracas de cymbales résonne dans le stade. Omer tend les bras vers le ciel, son prénom scandé par les supporters clignote sur l'écran du marquoir sous la sonnerie des trompes impériales.

A eux la coupe des vainqueurs !

Loyola Loyal ferme un instant les yeux, agacé par la mouche. « Heureux qui comme Ulysse... » avait-il prévu de s'exclamer au moment fatidique, avant de se raviser. Bien sûr, il n'ignore pas que la bête ainsi baptisée vient du zoo de Guantánamo. Le troc fut réalisé par Noé, grâce à un programme contournant l'embargo sur Cuba. Quelques tonnes de pilules en échange de produits exotiques. Mais un malaise le saisit à la pensée de son père. Ces vieux fauves n'avaient-ils pas l'âge d'une respectable carrière, entamée aux temps où l'on mélangeait de la viande humaine à celle des lions dans le zoo de Santiago ? Il vacille comme il vacillera encore au cours de cette nuit. Pour un peu, il céderait le micro sans fil, à travers les grilles, au second candidat dont il envie le flegme, nonchalamment appuyé de toute sa stature contre les barreaux. L'image de son père s'évanouit dans une rêverie vague, relative à la manière dont s'est opérée la rencontre avec ces deux candidats de dernière minute. Ils se trouvaient là, dans les couloirs menant aux vestiaires du stade, quand l'équipe médicale découvrit des larves de mouche sous la peau du crâne des deux champions qui devaient entamer l'épreuve.

Aussitôt joua l'instinct du professionnel, the show must go on, et les deux inconnus providentiels prirent leur place dans la cage aux fauves. Nul ne s'interrogerait jamais sur l'origine lointaine de la coupe qu'ils emporteraient en vainqueurs... Il doit exister, se dit Loyola tandis qu'un inquiétant silence tombe sur le stade, il doit exister un monde sous ce monde, une cachette où dissimuler l'histoire sous la scène du spectacle où je l'expose. Ô jour de ma naissance ! Terrons-nous ! Renonçons à l'air pour la terre. Une plaque sur la porte de mon bureau dira peut-être un jour : Passage sans rime ni raison, emprunté par un Prétendant au Trône des Ténèbres.

ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES

- La descente aux enfers est la même d'où qu'on vienne.
- Bien dit. Ma descente a toujours été bonne.
- Hadès est de tous les dieux celui que les mortels haïssent le plus.
- Vu que de son royaume on ne revient jamais.
- Sauf pour quelque exceptionnelle mission.
- Cette coupe à récupérer.
- Du plus pur orichalque.
- Le métal précieux des Atlantes.
- Dites-moi donc pourquoi vous avez quitté votre île natale.
- Comme vous, mon cher, pour chercher l'infortune.
- Mon île, quant à elle, communiquait directement avec l'autre monde.
- C'est vrai, j'avais oublié votre île.
- Une île minuscule, non loin de l'Anatolie. Sa lumière me manque.
- A moi me manque aussi la lumière irlandaise.
- Alexandre fit explorer votre Hespérie comme une hypothèse de l'Atlantide.
- Anatolie, Atlantide...
- Il restait à créer sur ce thème quelque mythe.
- Pour éclairer le fond de leur caverne.
- Voyez plutôt.
- Cette étrange lueur.
- On dirait de tout petits points lumineux.
- Qui émettent une vibration.
- L'éclat d'un ciel qui scintille.
- Aurions-nous à vérifier l'absurde conjecture de Platon ?
- Ce fils de pute qui m'exclut de sa Cité idéale !
- Mais il parlait de la caverne des vivants.
- N'y étions-nous pas tout à l'heure ?
- Le souvenir s'en est effacé de ma mémoire.
- Votre crainte a bien diverti le public !
- Le moindre chien m'a toujours fait peur.
- Je voulais parler du lion.

- Quel lion ?
- Quand l'histrion de service a crié « pas de panique ! »
- Franchement, j'ai manqué plus d'un chapitre de ma vie.
- Rappelez-vous donc, même si l'épisode est encore à venir.
- Je me souviens vaguement d'une mouche.
- Grâce à elle, nous avons revu la lumière du jour.
- Les feux des projecteurs, le vacarme d'une foule.
- Nous étions dans un stade, ou bien nous y serons plus tard.
- La gueule du lion, je le crains fort.
- Voilà, tout vous revient.
- Mais dites-moi, où avez-vous appris votre technique de dompteur ?
- Éternelles servitudes des jeux du cirque.
- Je n'irai pas jusqu'à parler d'éternité pour ces divertissements de l'Empire.
- Disons que ces fosses ont un caractère historique.
- Même si leurs cirques léonins...
- Voudraient se faire passer pour éternels.
- De toute manière, on ne dompte jamais les Ilions.
- Nous sommes donc remontés des enfers pour déboucher dans cette caverne.
- Où nous attendait le vieil Ulysse.
- Si tout se passe comme prévu.
- Que voulez-vous dire ?
- Peut-être était-ce demain.
- C'est vrai, nous habitons aussi dans le futur.
- Depuis plus de trois mille ans.
- Combien d'entités vides ont régné ces trois millénaires !
- Toujours la même, j'en ai peur.
- L'Odyssée sans cesse à recommencer.
- La caverne infernale à creuser.
- J'ai toujours préféré les entrailles d'une ville à sa tête.
- Il nous faudra pourtant remonter.
- Vers les hauteurs sacrées.
- Où tout se joue.
- Nous aurons pour cela besoin de lunettes protectrices.
- Les vôtres ne sont pas suffisantes ?
- Toujours cette maladie des yeux.
- Je ne suis guère un champion de la vue, moi non plus.
- Où mieux soigner son iritis que dans la cité de l'iris ?
- A propos, comment rejoindrons-nous le monde visible ?
- Justement, cette étrange lucarne.
- Des petits points lumineux.
- L'éclat d'un ciel qui scintille.
- Serait-ce le fond de la caverne ?
- Autrement dit, l'envers d'un de leurs écrans.
- Qui ne sera peut-être pas facile à traverser.

- Bien sûr. Nous aurons besoin de pioches et de pelles.
 - De perceuses, de gants.
 - De lampes, de casques et autres masques.
 - Le pensez-vous vraiment ?
 - Quelle autre possibilité de voir encore le jour ?
 - Comment s’y déplacer, sous quel déguisement ?
 - Voiture et uniformes de police feront l’affaire.
 - A la grâce de Dieu et des policemen !
 - Il nous faudra encore des papiers d’identité.
 - Un passeport à code électronique.
 - Sans compter tout un lot de cartes magnétiques.
 - N’oublions pas quelques vivres pharmaceutiques.
 - Pour avoir seulement le droit de paraître.
 - Au milieu de ces hommes qu’on ne peut plus dire doués de parole.
 - Depuis que leur cerveau dépend de la tour Panoptic.
- Tels étaient les propos qu’ils échangeaient dans la maison d’Hadès, aux profondeurs du monde.

Dès 1953

**– parole de mouche ! –
l’objectif du **Nouvel
Ordre Edénique** était
de soumettre le monde
aux **banques** et
multinationales, en
utilisant le **chantage
nucléaire**.**

Tower of Power

Pur point de vue, nous survolons la ville. Quelque chose fait doucement vibrer les dernières obscurités de la nuit. Comme une rosée perlant sur cette immense toile d'araignée ; ou, peut-être, comme sous l'effet d'un insecte égaré.

Oui, ce paysage urbain, nous l'observons à travers les yeux d'une mouche qui volerait très haut dans le ciel. Depuis son regard panoramique, la capitale d'Europe apparaît ainsi qu'un immense piège dont les filaments s'étendraient jusqu'à d'insaisissables confins. Vers l'Est, le réseau lumineux s'éteint : la mouche n'ignore pas que cette masse noire correspond à l'antique forêt de Soignes. Vers l'Ouest, une autre trouée, pâle, dénonce la présence d'un stade où flotte encore dans l'atmosphère la trace des orgies photiques de la veille. L'aube devrait avoir vaincu la nuit, mais aucune lueur ne signale un réveil de l'activité. Tel un continuo, la ville bruit au ralenti. Monotone, monocorde, intégrant cependant quelques pressentiments. Tenez. Une zone, du côté du canal, attire son regard. Lequel opère la mise au point. Amorçe une descente vers la maigre source de lumière. C'est un ancien quartier déshérité, depuis peu animé de néons multicolores. Les murs couverts d'images n'y cessent guère leur bavardage diurne. Bientôt, les haut-parleurs des boutiques reprendront leur flot de basses, teinté de hip-hop. Un énorme Game Center ouvrira ses portes, libèrera ses sons électroniques. Des centaines d'écrans exploseront de toutes leurs grenades armées dans la tour Panoptic. Les flots de mésemployés surgiront des orifices du métro bouchés durant la nuit. La vapeur fuse d'une bouche d'égout, chose banale entre toutes, mais chargée d'une infime part de ce mystère qui préside à la naissance de chaque nouveau jour. On voit la fumée se répandre dans la rue, mêlée à d'étranges effluves sortant du soupirail devant le Game Center. Apparition fantomatique de l'aube sur ce trottoir de la ville : deux silhouettes en émergent, tout droit sorties du royaume des ombres. Une voiture de police glisse le long des quais, vitres opaques, ainsi qu'une créature du fond des mers, pourvue d'une carapace et d'appendices permettant la survie prolongée en milieu hostile. Pourtant, ses occupants n'ont pas résisté à l'attaque ennemie. Les deux malandrins surgis des bas fonds, qui venaient de faire contrôler leur absence d'identité, ont bénéficié de l'appui d'une mouche descendue en piqué. Celle-ci a mis hors de combat deux policiers, dont les uniformes furent subtilisés. Telles ces espèces marines usurpant la cuirasse d'autres coquillages, deux créatures privées de logis se sont emparées des insignes et de l'armurerie qui appartenaient aux forces de l'ordre. Un vieil aveugle à barbe respectable a pris le volant, secondé par un long escogriffe chaussé de lunettes noires. Pourquoi désespérer ? Bientôt viendra un autre jour.

— L'exil on y patouille.

Une plage artificielle, bordée de palmiers synthétiques, étale son sable tout au long du quai transformé en rivage des Caraïbes. La voiture de police aux occupants abusifs glisse entre les paillotes hérissées de toits exotiques.

— On s'y noie.

Sous leurs yeux le canal charrie son inventaire de produits chimiques et d'ordures. C'est là qu'ils jetteront la coupe d'orichalque, pour un cadavre qui jouera son rôle de fantôme flottant vers deux îles au-delà de la mer.

— Comme en son propre sang.

Chut ! Voici qu'une vague déferle, venue de la constellation des Pléiades... Sa blanche écume roule une mémoire qui se confond à celle de la Terre.

— Celui du dragon.

Voici qu'une nuit de l'aède résume trois millénaires passés sur les flots amers de la vie. Un souffle à peine pour ma mémoire végétale.

— Le sang n'est-il pas la nourriture des dieux souterrains ?

L'homme qui était mort n'ignorait pas qu'il errerait jusqu'aux confins de son orbite cométaire, allant de monde en monde, au-delà des frontières de l'espace et du temps.

— Voyez cette bête...

Mais il sait aussi que son voyage toujours le ramènera sur ce bon vieux globe convulsé de sacrilèges. Car il appartient à la race des sphérophores.

— ... qui bouge entre deux eaux.

Milliards de vagues chaque instant recommencées depuis des milliards de cycles autour du Soleil : c'est ce qui paraît d'abord à ses yeux. Suis-je en route pour l'éternité sur ce quai de Bruxelles qui se transforme en grève ? Une poignée de sable et tout vous revient. L'homme est allongé sur la première plage du monde face aux marées de la Lune peuplées d'îles parfumées. Les souvenirs en lui se font et se défont comme ces flots qui l'ont jeté sur un quai du canal. Canal de pourpre sombre pareil à la mer vineuse où se mirent les temples de marbre aux façades fleuries d'hibiscus et de bougainvilliers sur l'île de sa rencontre avec Aurore qui sera dite par lui-même Eva de Cuba.

— C'est une bête préhistorique.

— Au pelage en écailles et aux yeux de feu.

Comment ne pas plonger avec adoration dans ces eaux lustrales ? Aucun dégoût ne l'en empêche, même si la blessure au cœur atteste un (plusieurs ?) coup (s) de feu tiré (s) depuis la Tour en surplomb du canal. Il rit. Pourquoi pas, d'abord, un petit sprint à poil comme il y a cinquante ans, quand la vie s'ouvrait encore telle une aube nacrée ? Ses pieds nus font crisser des débris de coquillages. Il pense à celui d'Eva, l'originel. Sa conque rose pâle d'où tout est venu. Calice, coupe, Saint Graal de toutes les beuveries imaginables...

— Par le Styx ! Voyez la bête remuer sa queue...

— Murmurant des mots dans une langue d'avant les temps.

Le cours des choses retrouverait bientôt son rythme immuable. Les eaux primordiales à jamais refermées sur ce vieux mirliflore, qui se souviendrait encore d'Anatole Atlas ? Hâbleur des carrefours, menteur de grands chemins, portant sur ses épaules un monde où criaient des perroquets bavards. Ceux-ci jacassaient des légendes à propos d'une femme rêvant de rencontrer un homme qui lui fit oublier la tristesse de n'être pas oiseau...

Tandis qu'ici. Dans les nuées jetant leurs étincelles. Sur un splendide palais de cristal. Dort un prince de haut et saint lignage. Le visage effondré. Sur son clavier d'ordinateur. Tout ce que l'on entend. Est peut-être son rêve. Où d'aimables vierges reposent. En chantant des romances. Au pied de l'arbre de la Connaissance...

Loyola sort une pile de chemises et se met à les jeter. Dort-il encore ? L'une après l'autre. Chemises en soie fine. En flanelle épaisse. En coton de hautes gammes. Qui couvrent son bureau d'un désarroi multicolore. Chemises africaines à fleurs. Corail. Vert pomme. Lavande. Orange pâle. Ornées de pictogrammes indiens. D'entre lesquelles une seule est élue. Chemise blanc crème. A poches multiples. De type tropical. Telle qu'il s'en porte à Cuba. Sous le nom de guayabera.

Voyez donc sa fierté. Quand il s'en revêt. Chevalier idéal. Armure vide. Sauf que la poche de sa poitrine. Le sait-il déjà ? Contient une coupure de journal.

26 de Julio 1953

Regardez-le s'approcher de la fenêtre. Où la courbe lointaine d'une baie. S'ouvre sur un bras de mer. Dissimulé par les immeubles. Aux toits rosâtres. Dans la pâleur grise d'avant l'aube. Une coupole se découpant là-bas. Celle du Capitole. Bien sûr, pas celui de Rome. Ni de Washington. Quelques coups de klaxons. Déchirent la rumeur des larges avenues. Bordées de ces ficus. Aux énormes racines. Qu'on nomme ici Jaguëys. En contrebas d'une Tour. Au sommet de laquelle. Bout le sang de son père.

Un

Certain

Jour

De 1953

On n'est jamais seul à contempler son image dans le miroir : cela crève les yeux.

Même si je suis toujours avec moi-même, et s'il ne saurait y avoir de vie pour moi sans ce moi-même, cette vie exige la présence d'un autre lui donnant un sens que seule elle n'aurait pas.

Dans ma vie, des êtres naissent, passent et meurent, et leur vie/mort est souvent l'événement le plus important de ma vie, l'événement qui en détermine le contenu – ce qui fait l'essentiel du romanesque dans la littérature universelle.

Mais dans cette vie, vécue par le dedans, je ne peux vivre les événements de ma naissance et de ma mort ; la naissance et la mort, en tant que ma naissance, et ma mort, ne peuvent pas devenir des événements de ma vie.

Pourtant, l'espace de liberté que m'offre le roman permet de construire une relation dialogique entre deux créatures imaginaires, dont l'une vivra sa naissance et l'autre sa mort sous les yeux démultipliés d'une mouche – avatar de toutes les divinités.

Petite messagère ailée de l'au-delà, ton regard panoptique subvertit celui de la tour Panoptic ; il transgresse toutes les prescriptions monologiques (de Guy Debord à Jésus Evangelista), pour offrir droit de parole à l'aède comme à mon vieux pote Anatole, en ces limbes où l'on n'est jamais seul à contempler son image dans le miroir : cela crève les yeux.



Quel théâtre amusant que la vie des humains, quand on n'en est plus

l'un des personnages... Rien d'aussi drôle que d'observer les désordres s'emparant de l'âme d'un vieux pote en proie aux sombres échos d'un monde hostile aux esprits des morts. N'est-ce pas le sort de presque tous les vivants, qui préfèrent ne rien voir et opposent une sourde oreille aux messages émis par notre cortège ?

Alors, oubliez un instant le bavard que je fus, l'aède, le menteur de grands chemins ; oubliez tous ces perroquets criards perchés sur le globe dont ployaient mes épaules et qui vous parlaient d'îles où je ne suis jamais allé, pour prêter l'oreille à ce qui de mes fables mérite votre pleine attention : je vous prie d'écouter l'histoire véridique, telle qu'elle ne fut par nul autre encore racontée, de la femme ayant rêvé d'un homme qui lui fît oublier la tristesse de n'être pas oiseau. C'est toujours elle qui parle en Juan-Luis de Loyola. Grâce à elle que s'offre à lui le privilège de voir, durant son sommeil, surgir à la lumière tant de choses qui auraient dû rester dans l'ombre de la mort... A moins qu'il ne s'agisse d'hallucinations dues à l'excès de la gnôle qu'il vient d'écluser tout au long de la nuit ? Je navigue dans une zone inexplorée du cerveau, lui avais-je confié naguère en levant à la sirène du fleuve Congo ma coupe de vin de palme, une zone où se rencontrent bien des âmes en voyage. Elles ne sont pas avares en visions, avais-je ajouté en lui parlant de l'imminence d'un *coup du monde situationniste*. Oui, c'est dans l'ivresse partagée avec les puissances invisibles que s'accomplissent les extases au cours desquelles parviennent aux dieux les plus sincères prières humaines, mais aussi sont communiqués aux hommes les signes qui permettraient à la concorde et à l'harmonie de supplanter leurs logiques de guerre. Hélas, ils ne comprennent pas toujours... Voyez Noé ! Quels désastres en tous genres provoqués par la malédiction de son fils Cham en conséquence d'une célèbre beuverie. N'empêche, l'alcool nous manque. Oui, les âmes en voyage ont soif ! Prophètes et poètes le savent, qui n'ont de cesse de mettre en garde l'humaine confrérie contre tous ses Molochs, de siècle en siècle élus pour s'abreuver de sang dans le crâne de leurs victimes.

Ainsi, tandis que je circule, invisible, dans ce roman (si ce n'est sous la forme de mon *Autopsie du XXe siècle*, dont Loyola conserve un souvenir très vif), je n'ai d'yeux que pour la bouteille de vieux rhum Evangelista qu'il ne craint pas de mêler à son café matinal. Du rhum ! Des flots de rhum, et pas une seule goutte pour les morts... C'est là l'un des pires inconvénients de ces limbes, dans l'œil du cyclone où j'attends mon heure après la fin de cette histoire, même si jamais je ne me suis plus diverti que durant tout le temps qui s'est écoulé depuis ma disparition. Je ne vous dirai plus qu'elle remonte, cette histoire, au paradis terrestre, ni même à celui que voulut découvrir Colomb ; je vous dirai qu'elle commence plus simplement à la fin du siècle dix-neuvième, un dimanche de l'Assomption perdu dans la somme innombrable des jours et des nuits. Représentez-vous donc un petit cirque ambulante dont le nom scintille en trois lettres de couleurs vives : NOE. Spectacle unique et exceptionnel ! Eva rôde près des roulottes, elle admire les acrobates, celle qui jusque là passa le plus clair de ses jours à observer l'horizon de la mer où sa mère avait dû s'envoler. Car ce même cirque avait été le seul au monde n'ayant offert qu'une seule représentation, à l'issue de laquelle celle qui incarnait l'oiseau-serpent disparut dans les airs, non sans laisser un œuf d'où naîtrait notre Eva. Aux yeux de cette petite fille, donc, toutes les grandes villes de l'autre côté de l'océan – là où sa mère s'était envolée – dressaient les tours et les dômes et les flèches de leurs plus hauts édifices dans une brume qui recouvrirait le siècle vingtième pour ne se dissiper qu'aux premières années du suivant, parmi les effluves de café au rhum imprégnant le cerveau d'un homme au sommet de sa tour, qui lui-même aurait à découvrir les secrets de sa naissance et bien d'autres mystères, étant le petit-fils d'Eva de Cuba. Mais Juan-Luis de Loyola n'en sortirait pas des brumes infinies de sa nuit, sans écouter enfin l'évangile du Jaguëy.



Je suis l'œuf de l'oiseau-serpent qui roule de siècle en siècle et sans cesse éclôt puis s'envole d'un continent à l'autre à la faveur de quelque cirque dans une pérégrination magique ainsi que la tienne mon Ulysse polytrophe toi le roi des sans-papiers depuis trois mille ans tu t'en souviens des allées et venues par-dessus les océans c'est un retour aux sources pour nous deux que ce parc où je m'étais volatilisée lors de l'Expo de 1897 quand j'avais fait scandale parmi les cours d'Europe en aguichant ce roi Léopold II mais aujourd'hui parmi les monticules d'ordures se poursuit notre spectacle et ça fait soif alors dans les couches de cendres Habanaguana l'Indienne blonde à peau noire plonge un tuyau comme on faisait sur l'île avec la mélasse de canne à sucre il suffit de pièces de récupération lessiveuse robinets serpentins cuvette et voici d'un tas de ferrailles mon alambic faramineux distille un rhum tiré des ordures fermentées l'extrémité du tuyau crache en sifflant un jet de vapeur d'où jaillissent les gouttes exquisés comme la rosée du paradis terrestre où les fauves s'enivraient d'amour en compagnie de l'agneau venant de naître goûte-moi donc cette larme d'enfant c'est la nuit sacrée que l'on boit avec toutes ses étoiles même si ça vous enflamme les tripes c'est comme d'avoir les Pléiades en feu dans le crâne alors peu m'importe que tu sois lion jaguar ou léopard mon Ulysse ton cri vient du fond de mon ventre l'Afrique et son écho se répercute en Amérique où ceux de Guantánamo ne l'ont pas plus oublié que les foules du stade en cette capitale d'Europe car la mondialisation c'est nous qui l'avons inventée depuis l'aube des temps où les merveilles des contes de fées se donnent carrière à tire-d'ailes pour offrir une image globale du monde capable de guérir pestes famines guerres et morts la preuve cet aède que mon utérus a conçu de la semence du roi des Belges oui ce sont ses larmes à lui que distille mon alambic écoute-le renifler c'est promis après notre spectacle je monterai sur ton dos puis on dansera jusqu'au sommet de la plus haute tour et nous boirons ensemble cette nuit jusqu'à sa dernière goutte...